

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input type="checkbox"/>            | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:  |                                     |   |

# Journal des Familles

PUBLICATION HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉE

Bureau et atelier :  
32, RUE SAINT-GABRIEL  
MONTREAL.

SOMMAIRE :—Feuilletons :— **La foret de Bondy** ;—(suite)  
**Le Crime et son chatiment** ;—(suite et fin)—**La Comtesse Marie** ;—**Au public** ;—**Prime aux abonnées.**

ABONNEMENTS :  
Un an.....\$1.50  
Six mois..... 75  
Quatre mois..... 50  
Deux mois..... 25  
Strictement payable d'avance.



Il fut blessé assez grièvement. (Page , col. )

## La Foret de Bondy

GRAND ROMAN HISTORIQUE

(Voir à partir du 1er janvier 1887)

En face de sa fenêtre, le long du mur de la maison Millet, il vit se dresser comme une pyramide humaine. La lune émergeait en ce moment des toits qui la ca-

chaient et envahit la rue qu'elle inonda de lueurs d'opale laissant dans l'ombre les porches profonds et le bas des maisons aux pignons surplombants.

Surprise par ce flot subit de lumière, la pyramide humaine oscilla ; un homme se détacha du groupe et vint faire le guet au milieu de la rue, promenant autour de lui des regards inquiets.

Cet individu ne put apercevoir Corneille qui s'était prudemment rejeté en arrière et qui invisible dans la profondeur obscure de sa chambre, pouvait observer sans être découvert.

L'inconnu qui était aux aguets fit entendre un léger

sifflement, et les hommes qui se faisaient la courte échelle reprirent leur ascension.

— Ah ! ah ! se dit Corneille, ils vont gagner les toits, puis les greniers ; ils espèrent par là pénétrer sans bruit dans l'intérieur de la maison. Dans un instant ils seront dans la souricière.

Notre poète quitta son poste d'observation et se dirigea vers une chambre où il pénétra. Dans un grand lit à colonnes torses, un jeune homme ou plutôt un enfant dormait profondément.

C'était Thomas Corneille, son frère alors âgé de quatorze ans et qui devait plus tard se faire un nom au théâtre, à l'ombre du grand auteur tragique.

Pierre le toucha du doigt et l'enfant s'éveilla.

— Vite, lève-toi ! lui dit-il à voix basse.

Thomas se jeta à bas du lit.

— Je vais éveiller Dominique, notre vieux serviteur.

Et comme le jeune homme, dont la lune éclairait le visage, montrait des yeux étonnés et des traits un peu effarés :

— Ne t'effraie pas ; je sais du reste que tu as du courage.

— Il y a donc quelque danger ?

— Pas pour nous... en ce moment du moins.

— Pour qui donc ?

— Pour nos voisins de face.

— Maître Millet ?

— Oui... les voleurs sont chez lui.

— Oh ! cette pauvre Françoise Millet ! Il faut voler à son secours.

— Pour que la bande s'envole comme une troupe de moineaux effarouchés ! Non : il vaut mieux la faire prendre.

— Par qui ?... il n'y a ni police ni gouvernement.

— Oui, je sais ; toutes les nuits il se commet dans Rouen des vols et des assassinats, et l'on accuse les Nupieds. Je connais Du Cantel, leur chef ; il est désolé de tous ces crimes. Il faudrait donc courir à l'hôtel de ville où il demeure et lui demander d'envoyer tout de suite une vingtaine d'hommes, pour pincer les bandits en flagrant délit. As-tu peur d'aller en pleine nuit jusqu'à la Grosse Horloge ?

— Moi... je ne serais pas votre frère si mon cœur tremblait.

— Il y a un homme qui guette dans la rue. Je vais tâcher de l'éloigner par quelque stratagème.

— Mais si pendant ce temps on égorge et on pille chez nos voisins ?

— Sois tranquille ; j'ai un moyen d'arrêter l'action des bandits jusqu'à ton retour. Ouvre tout doucement la porte de la rue ; quand tu entendras s'éloigner l'homme qui est là-bas en fonction tu te couleras le long des murs et tu fileras jusqu'à l'hôtel de ville. Tu diras à Du Cantel qu'il n'y a pas un moment à perdre.

Thomas Corneille descendit au rez-de-chaussée de la maison et ouvrit, avec le moins de bruit possible, la porte massive qui donnait sur la rue.

Pendant ce temps Pierre était revenu se poster à sa fenêtre et s'y était accoudé, comme un homme qui, ne pouvant dormir, vient respirer la fraîcheur des brises nocturnes.

Sa présence devait forcer le guetteur à s'éloigner.

Celui-ci en effet leva les yeux sur le poète et l'aperçut bayant aux cornelles.

— Cornes du diable ! murmura notre homme ; voilà un bourgeois qui va nous gêner. Heureusement que les camarades sont dans la place. Oui... mais il faut qu'ils se tiennent cois, jusqu'à ce que ce gêneur ait regagné son lit ; quant à moi, pour ne pas éveiller ses soupçons, je vais circuler et m'esquiver un moment.

Alors il fit semblant de chercher à droite et à gauche une maison, comme s'il était perdu dans un quartier inconnu. Il affectait de n'être pas très solide sur ses

jambes, simulant l'ébriété. Enfin il s'éloigna, battant les murs, et il entonna à pleine voix, en argot de l'époque, ce refrain qui était sans doute un signal ou un avertissement pour ses complices :

Ici-caille est le théâtre  
Du petit Dardant ;  
Fonçons à ce nain folâtre  
Notre palpitant.

Un commencement de bruit qu'on attendait dans la maison de maître Millet cessa aussitôt.

Pierre Corneille abandonna alors la fenêtre où il venait de se montrer, alla éveiller son domestique, et tous les deux, bien armés allèrent se poster derrière la porte de la rue, attendant le retour du bandit.

Thomas Corneille s'était déjà esquivé et courait à toutes jambes vers l'hôtel de ville.

Ce que Pierre Corneille avait prévu arriva. Au bout d'un quart d'heure, le guetteur, le complice des bandits, revint à pas de loup, l'œil fixé sur la fenêtre dans l'embrassure de laquelle il avait vu apparaître notre poète.

— Tiens-toi prêt Dominique, dit Pierre à son domestique. Les soldats vont venir. Dès qu'il entendra leurs pas, l'homme qui est là dans la rue donnera le signal de la retraite. Mais ceux qui sont chez maître Millet n'auront pas le temps de fuir. Nous n'avons donc qu'à nous occuper de celui-ci et à lui sauter à la gorge pour qu'il ne puisse pas s'échapper. Attention ! il me semble entendre un bruit lointain.

En ce moment une voix jeune et fraîche s'éleva dans le silence de la nuit, chantant sur un rythme de fantaisie ces vers de Corneille :

Je ne vois rien d'aimable après l'avoir aimée,  
Aussi n'aimai-je pas, et nul objet vainqueur  
N'a possédé depuis ma veine ni mon cœur.

Pierre sourit et soupira tout bas en attendant ce passage de *Mélie*, pièce écrite sous l'inspiration de son amour pour Mlle Millet et dont le titre de l'anagramme du nom de son amante.

— C'est la voix de Thomas ! dit-il à Dominique ; nos hommes ne sont pas loin.

— Mais il va faire fuir les bandits.

— Non ! ils penseront que c'est quelque étudiant qui rentre du tripot où il s'est attardé.

En effet l'homme qui faisait le guet avait d'abord tressailli et prêté l'oreille, mais il s'était vite rassuré.

— Allons ! Dominique, c'est le moment dit Corneille, Y es-tu ?

— Je suis prêt, mon cher maître.

— Ouvre la porte d'un seul coup et bondissons sur l'homme.

Le lourd battant, subitement ouvert, gémit sur ses gonds, et le bandit tressauta en se retournant ; mais avant qu'il fût revenu de sa surprise, Pierre et Dominique étaient sur lui, l'un le saisissait au collet, l'autre par un bras.

Notre bandit poussa un cri aigu, et d'un coup d'épaule il se débarrassa de l'étreinte de Dominique.

Mais Corneille le tenait d'une main vigoureuse, et déjà l'on attendait dans la rue, à peu de distance, les pas précipités d'une troupe d'hommes qui accourait.

Le bandit demeura quelques secondes immobile.

Tout à coup il fit un bond de côté, puis partit comme une flèche.

Corneille poussa un cri d'étonnement.

Il n'avait pas lâché son prisonnier qu'il tenait au collet ; mais celui-ci par un mouvement habile, qui lui était sans doute familier, s'était adroitement dépouillé de sa casaque et l'avait abandonnée aux mains de son ennemi.

En ce moment Du Cantel et une vingtaine de Nu-Pieds arrivaient au pas de course.

Il était temps.

Des cris épouvantables, un effroyable tumulte se faisaient entendre dans la maison de maître Millet.

Bientôt les fenêtres s'ouvrirent avec fracas; des hommes affolés, des femmes échevelées, et dans le simple appareil d'une "beauté qu'on vient d'arracher au sommeil," apparurent à tous les étages, lançant des appels désespérés et paraissant en proie à la plus horrible frayeur.

— Nous voilà! ouvrez! firent Corneille, Du Cantel et la troupe.

Mais tous ces affolés, voyant la rue pleine d'hommes armés, crurent que c'étaient là de nouveaux ennemis qui arrivaient pour les égorger, et ils se mirent à pousser de véritables hurlements de désespoir.

— Ce sont des amis! cria Corneille qui espérait que sa voix serait reconnue; mais son cri se perdit au milieu du tumulte et des vociférations.

— Grimpons par les fenêtres, dit Corneille; allons, Dominique, les brigands m'ont enseigné la voie à suivre, fais-moi la courte échelle.

Bientôt toute la troupe de secours se trouva dans la maison de maître Millet et apaisa le désordre qui y régnait.

On se mit à la recherche des bandits. Mais ils avaient disparu, et toutes les recherches qu'on fit pour les découvrir demeurèrent sans résultat.

Du Cantel laissa quelques hommes en sauvegarde, et regagna l'hôtel de ville.

En route, il fut témoin d'un spectacle affreux.

Rouen brûlait sur dix points à la fois.

On entendait au loin des clameurs immenses; le tocsin d'alarme tintait, lugubre et précipité, dans les clochers de presque toutes les églises.

Du Cantel eut un geste désespéré.

— Oh! les bandits! fit-il avec rage. Et c'est nous qu'on accusera demain de tous ces forfaits.

Le lendemain matin, il reçut de Pierre Corneille une singulière communication.

C'était un bon de cinq cents pistoles, payables à vue sur la caisse du surintendant des finances, à Paris.

Ce bon avait été trouvé dans une des poches de la casaque que le bandit, appréhendé au corps par Corneille, avait si prestement laissée aux mains du poète.

En ce moment, une estafette arriva ventre-à-terre, et lui remit un pli de la part de l'officier qui commandait les postes avancés, du côté de la route de Paris.

Jean Nu-Pieds était prévenu que l'armée royale avait fait son apparition, qu'elle campait à deux portées de canon de la ville.

Son front rayonna.

— Allons! qu'on batte la générale! fit-il avec enthousiasme; montrons aux Rouennais que nous sommes des soldats, et non des incendiaires et des assassins.

Puis, comme ses ordres s'exécutaient rapidement, il songea à Jeannette et à Marie-Jeanne.

Soit pressentiment, soit intuition, il fut soudain en proie à une vision horrible!

— Dieu! que de crimes! que de sang! murmurait-il. Pauvres amis!... Et vous, Jeannette! Marie-Jeanne!

Et il sentit son cœur s'abîmer, et un sanglot violemment réprimé lui étrangla la gorge.

Un quart d'heure après, il était à cheval, à la tête de ses troupes, entonnant l'hymne des Nu-Pieds.

Quelques jours avant l'arrivée de l'armée royale aux portes de Rouen, un groupe de voyageurs à cheval suivait la route qui conduisait de la capitale de la Normandie à Avranches, par Sorquigny, Lisieux, Falaise et Flers.

En tête marchait deux éclaireurs le pistolet au poing.

Puis venaient à vingt pas, sur deux chevaux, quatre personnes d'âge et de sexe différents.

La monture de droite portait un grand gaillard à fière mine, vêtu de la casaque de buffle, armé d'une longue et large épée, le front ombragé d'un feutre à plume rouge flottante. Une ceinture de soie rouge qui lui entourait la taille désignait sa qualité de chef supérieur.

Derrière lui, accroché à sa ceinture, se tenait en groupe un petit garçon, tout joyeux de cette chevauchée, manifestait son contentement par des sourires émerveillés qui éclairaient son gentil visage, et par les petits cris de satisfaction qu'il poussait de temps en temps. On était au mois d'août. La campagne était superbe; cette grasse Normandie que les décrets fiscaux n'avaient pu stériliser, déployait, à droite et à gauche, le luxe de ses prairies couvertes d'herbes hautes et de fleurs éclatante, la richesse rose ou dorée de ses grands pommiers pliant sous les lourdes grappes de leurs fruits, la profondeur mystérieuse de ses vastes forêts, qui projetant sur la route leur ombre épaisse, protégeaient par intervalles les cavaliers contre les ardeurs de la canicule.

Le cheval avait aussi sa double charge.

Il portait une fort jolie fille hardiment campée. La belle enfant tenait entre ses bras un jeune nourrisson soigneusement enveloppé, dans des langes, éclatants de blancheur, comme la fleur des pommiers, cette neige odorante du printemps, selon la poétique expression de Victor Hugo.

Deux cavaliers, bien armés, formaient la marche.

C'étaient donc des enfants de prince ou de grand seigneur qu'escortaient ces hommes d'armes?

Le fier gaillard et le jeune garçon étaient tout bonnement le grand Louis, lieutenant de Jean Nu-Pieds, et Petit-Pierre, l'enfant de la vieille Thibault.

La jeune fille, c'était Gervaise, la jolie Gervaise, l'amante du grand Louis.

Elle portait dans ses bras la petite Jeannette, la fille de Marie-Jeanne et de Du Cantel.

Voilà la cause de ce singulier voyage.

Jean Nu-Pieds sentait bien qu'il allait engager une rude partie.

Certes il était brave: il avait autour de lui une troupe vaillante, bien décidée à vaincre ou à mourir. Mais il n'ignorait pas les chances des combats, les périls de sa situation et de celle de l'armée insurrectionnelle.

Ses hommes avaient plus de bonne volonté que d'expérience, et ils allaient avoir à lutter contre des troupes depuis longtemps aguerries, initiées à toute la tactique des batailles, habituées aux mouvements, aux concentrations, aux rapides évolutions que commande la stratégie. En outre l'armée du roi était commandée par un des meilleurs hommes de guerre de l'époque, rompu au métier des armes, illustré par plus de dix victoires remportées sur les armées les plus renommées de l'Europe.

Un échec, une défaite même était à prévoir de la part du général de l'armée de souffrance.

Il fallait donc mettre à l'abri des coups du sort ce qu'il avait de plus cher, sa femme et ses enfants; car on le sait, Petit-Pierre était considéré comme son fils.

Mais Marie-Jeanne n'avait pas voulu se séparer de celui à la vie duquel sa vie était suspendue! Elle voulait être près de lui pour partager sa gloire et ses dangers; être la première à applaudir à son triomphe, s'il était vainqueur, à le secourir, à étancher le sang de ses blessures, s'il était frappé dans la mêlée, à arracher son corps à ses ennemis, s'il tombait sur le champ de bataille.

Mais que deviendrait Jeannette au milieu des combats.

Fallait-il exposer aux balles et à la mitraille cette frêle enfant, cette innocente créature, leur amour, leur espoir?

Marie-Jeanne, à la suite des souffrances qu'elle avait endurées, des terribles secousses, des horribles angoisses auxquelles elle avait été exposée, lors de son arrestation et du rapt de son enfant, avait vu son lait se tarir et elle ne pouvait plus offrir à sa Jeannette le sang de son sang;

il lui fut interdit de remplir ce devoir de mère, si doux pour celles qui le comprennent. C'était une grande douleur ; mais ne pouvant donner toute sa vie à sa fille, elle voulut la sacrifier à son mari.

Une étrangère allaiterait son enfant, loin, bien loin, à l'abri des hasards de la guerre. S'ils succombaient, elle vivrait pour les bénir et défendre leur mémoire.

Le colonel des Mondrins, proposa à Marie-Jeanne de faire conduire l'enfant chez un de ses amis, chaud partisan des droits du peuple, mais que sa position, sa fortune, son nom mettaient à l'abri de tout péril.

Cet homme, dont il connaissait, le cœur et l'âme généreuse, élèverait la Jeannette si elle venait à être privée de ses parents, comme il ferait de son propre enfant.

C'était le baron de Latour qui habitait, à quelques lieues d'Avranches, le manoir de Précey.

Le baron vivait seul avec une vieille servante qui avait été sa nourrice, et quelques domestiques dévoués de père en fils à la famille des Latour.

— Mon ami Latour, dit des Mondrins, trouvera facilement à Précey une jeune et solide gaillarde pour allaiter notre chère Jeannette.

Nous ne dirons pas les adieux déchirants de Marie-Jeanne en voyant s'éloigner son enfant adorée. La reverra-t-elle jamais ? Apprendra-t-elle, là-bas à aimer sa mère ? Lui conserverait-on son souvenir, si elle mourait avant d'avoir pu aller la rejoindre ?

Au moment du départ, elle ne voulait plus se séparer d'elle. Elle s'accusait d'indifférence, de cruauté ! Ne devait-elle pas tout sacrifier à sa fille ? On est mère avant tout.

Mais la grandeur du devoir qu'elle s'était imposé à l'égard de Jean Nu-Pieds et de ses soldats, apaisa les cris de sa conscience, les élans de son cœur.

Son enfant du reste ne serait pas tout à fait en des mains étrangères, Gervaise l'accompagnait ; elle lui servirait de mère, jusqu'à ce que Marie-Jeanne vint la relever de la mission qu'elle s'imposait.

Jean Nu-Pieds lui aussi ne vit pas s'éloigner sans douleur cet enfant qu'il aimait d'un amour plus mâle mais aussi profond.

On se rappelle ce touchant tableau écrit par Homère au moment où Hector donne à sa femme et à son fils Astyanax le baiser d'adieu, avant de partir pour ce combat où il devait trouver la mort ; la mère en larmes, l'époux fier et valeureux, l'enfant se rejetant sur le cou de sa nourrice, effrayé par l'aspect formidable de l'armure de son père.

Du Cantel, comme le héros antique qui s'élançait au combat sous les murs de de Troie, allait se mesurer, sous les remparts de Rouen, avec des guerriers aussi redoutables que ceux chantés par le poète de l'Iliade.

Ce qui décidera du reste cette nécessaire séparation, c'est que le grand Louis, qui devait accompagner Gervaise et l'enfant, fut chargé par des Mondrins d'une mission importante.

On savait que la ville d'Avranches s'était soulevée, elle aussi, contre les monopoliens et les gabaleurs. Un nommé Poupinel, que l'on supposait un des plus durs agents de la gabelle, avait été massacré. Nombre de femmes faisaient partie du mouvement, et elles ne se montraient pas les moins ardentes à poursuivre les supôts du fise.

Toute la contrée entre Lisieux, Mortain, Courtances Pontorson était aux mains des insurgés. Les curés appelaient les paysans aux armes et les prônes retentissaient des cris de guerre contre l'oppresser.

— Vous trouverez à Avranches, avait dit des Mondrins au grand Louis, des hommes résolus et dévoués, messieurs de Champmartin, Lalande, Des Planches, Loney, la Basilière, la Rigaudière, la Chesnaye, Turgot-les-Piliers. Voici des lettres pour eux. Ils ont des corps tout formés ; il faut qu'ils les amènent ici en toute hâte, car

c'est sous les murs de Rouen que se livrera la grande bataille de l'armée de souffrance contre l'armée royale.

Le grand Louis, quoique tout dévoué à Jean Nu-Pieds, n'avait pas d'abord accueilli avec enthousiasme la mission de conduire Petit-Pierre et Jeannette au manoir de Précey, dût-il faire le voyage en compagnie de Gervaise dont il était pourtant profondément épris.

Il mettait au dessus de tout bonheur, de tout devoir, la joie de combattre dans les rangs des Nu-Pieds. Or, il considérait comme la plus grande injure, la plus affreuse déception l'obligation inattendue de s'absenter la veille peut-être d'une bataille.

Mais quand il sut qu'il s'agissait non seulement de rendre un grand service à son chef, mais encore d'aller chercher du renfort, lorsqu'il fut bien persuadé qu'il reviendrait assez tôt pour assister à la grande fête sanglante qui se préparait, il partit avec joie.

Quel voyage charmant il allait faire avec sa jolie Gervaise ! Trois ou quatre jours à marcher côte à côte, à se regarder, à se sourire, à se redire mille fois qu'ils s'aimaient ! Et puis, il était bien aise de mettre, en même temps que les enfants, sa fiancée à l'abri de tout danger. Demeurée à Rouen, la jeune fille pouvait être, en cas de malheur, exposée à la fureur et aux outrages des soldats de Gassion. Il connaissait les habitudes féroces de ces mercenaires qui couronnaient la prise d'une ville par le pillage, le massacre et le vol.

Le grand Louis était nanti d'un double sauf-conduit ; l'un revêtu du sceau du gouverneur de la province, sceau trouvé et saisi par les Nu-Pieds à l'hôtel de Longueville ; l'autre des signatures de Jean Nu-Pieds, des Mondrins, des Sablons et du colonel des Plomps.

Et comme les routes, dans ces temps de trouble et de désordres, étaient couvertes de voleurs et de malandrins on donna aux voyageurs une escorte de quatre hommes pris parmi les plus dévoués de l'entourage de Jean Du Cantel.

Au bout de deux jours de marche forcée, notre caravane vit au loin, comme un vaisseau amarré au milieu des rochers et de la verdure, la hauteur sur laquelle est bâtie Falaise. Nos voyageurs avaient parcouru une riante vallée, bordée de coteaux verdoyants ; la jolie rivière d'Aute, qui avait été jadis témoin des amours de la charmante Arlette et du duc Robert, accompagnait ces nouveaux amoureux, Louis et Gervaise, et leur prêtait, le long de la route, la fraîcheur bienfaisante de ses eaux et l'ombre des grands peupliers qui se dressaient sur ses bords.

A deux cents pas en avant, sur la route, au débouché d'un petit passage entre deux collines, nos voyageurs aperçurent tout à coup un prêtre monté sur un vigoureux cheval.

Sa monture allait lentement et paraissait fatiguée.

.....  
— Tiens ! celui-là nous a aperçus, dit un des gardes ; il paraît que notre vue ne lui est pas agréable, car il a donné un grand coup de cravache à son cheval.

— Oui, mais la pauvre bête n'en peut plus, car il secoue la tête sans aller plus vite.

— Avançons donc, dit le grand Louis.

En voyant se rapprocher notre groupe de voyageurs, le prêtre qui se retournait souvent, criblait de coups de cravache et labourait de la pointe de ses éperons sa monture fourbue.

Celle-ci s'emportait dans un court galop ; puis, reprenant sa marche au pas, soufflait bruyamment.

Il essaya pourtant de sourire et de se montrer rassuré. Arrêtant sa monture :

— Eh ! eh ! fit-il d'un air moitié figue et moitié raisin, il ne faut pas m'en vouloir. En vous voyant de loin, je ne savais pas à qui j'avais affaire. Nous vivons dans un temps où personne n'est sûr de sa vie ni de son peu de

bien. Les méchants n'épargnent pas même les ministres de Dieu.

Il dit cette dernière phrase sur un ton confit et en levant les yeux au ciel, comme pour invoquer sa protection.

— Vous faites bien, monsieur l'abbé, d'implorer le ciel du regard, reprit le grand Louis, et voilà qu'il exauce vos vœux, car il vous donne pour compagnons de route de braves gens bien armés.

— Ah ! j'en suis bien aise ! fit le prêtre, avec une grimace en guise d'assentiment.

L'abbé, qui espérait se débarrasser successivement de ses ennemis, laissa approcher le cavalier qui le serrait de plus près.

En quelques secondes les deux compagnons du grand Louis furent sur lui et le terrassèrent.

Il y eut alors entre ces trois hommes une lutte effroyable.

Les membres meurtris, les vêtements en lambeaux, la poitrine et les épaules nues sous une chemise en loques, effet de cette lutte acharnée, l'abbé demeura vaincu, immobile, brisé.

On lui lia les pieds et les mains et l'on l'apporta sur la route où le grand Louis et ses hommes avaient assisté émus et presque anxieux à cette effroyable lutte.

#### CHAPITRE LIV.

Sitôt pris, sitôt pendu.

Je désire que nous nous éloignons de la route, dit le chef de la troupe. Il y a là-bas un bouquet d'arbres où monsieur l'abbé désirait se rendre. Eh bien ! nous allons combler ses désirs, et peut-être y restera-t-il plus longtemps qu'il ne pense.

Le prêtre eut un sourd gémissement.

On gagna une sorte de réserve qui formait comme une tache noire au milieu de la plaine verdoyante et érisée de fleurs.

Le groupe se forma au pied d'un grand chêne.

— C'est bien ; la cause est entendue fit le président de ce singulier tribunal qui, comme les juges primitifs, siégeait sous un arbre ; quelle est votre opinion sur le sort réservé à l'abbé ?

— La mort ! répondirent-ils tous les quatre d'une voix unanime.

— La mort ! ajouta à son tour le président.

A cette sentence terrible, le prêtre sursauta dans ses liens.

— Ah çà ! vous n'allez pas m'assassiner ! fit-il quand il put parler.

— Allons ! passe-lui vite un nœud coulant, commanda le grand Louis à un de ses hommes.

Un des gardes prit une corte qui devait servir de licol à un cheval, pratiqua lestement une boucle à l'un des bouts et se prépara à serrer le cou de l'abbé.

Celui-ci eut alors un désespoir horrible.

— Au secours ! grâce !... je ne veux pas mourir, criait-il, ne me tuez pas !... à l'aide !... ma mère ! ma mère, au secours !

Le malheureux appelait dans sa détresse celle qui avait protégé son enfance ! sa mère ! Il criait ce nom sacré de mère que bandit et honnête homme invoque toujours au moment des suprêmes périls !

Mais le soldat avait serré le nœud et la voix aspirait dans la gorge gonflée du condamné. L'extrémité de la corde fut jetée par-dessus une branche du chêne, et les quatre gardes en ayant saisi le bout tirèrent fortement.

Le corps du prêtre fut hissé à la hauteur du feuillage et il se balança bientôt dans le vide, avec des contorsions et des tressaillements horribles.

Le funèbre instrument du supplice fut fixé à la branche, et l'abbé demeura suspendu.

Son agonie fut courte ; mais elle impressionna vivement le grand Louis, Gervaise qui était toute pâle, Petit-Pierre qui poussa des cris, en se rappelant sans doute que c'était ainsi qu'avait péri sa grand'mère, et les quatre hommes de l'escorte qui devinrent graves et sombres.

— Cet homme méritait la mort, dit enfin le grand Louis, répondant au sentiment qui agitait tout son entourage ; justice est faite nous n'avons rien à nous reprocher. Quant à nous, en route pour Avranches et le manoir de Précey.

Le grand Louis avait oublié de faire fouiller son prisonnier.

Lorsque la troupe du grand Louis eut disparu dans les sinuosités du chemin, une fille du nom de Philippette, qui fut témoin du supplice et qu'en toute autre circonstance, aurait eu peur de la vue d'un cadavre. Mais le désir de saisir un riche butin lui donnèrent une certaine bravoure.

Elle arriva néanmoins, pâle et tremblante, à côté du cadavre.

La branche un peu mince de l'arbre s'était abaissée vers le sol, et les pieds du pendu touchaient presque la terre.

En un tour de main, Philippette, qu'un certain sentiment d'effroi faisait se hâter, le dépouilla ; puis avisant un cheval qu'on n'avait pas emmené et qui depuis une heure se reposait dans l'herbe, elle le força à se remettre sur ses jambes, sauta assez lestement en selle et lança la monture vers Coulibœuf où elle pourrait coucher, pour prendre le lendemain la route de Caen.

Là, dans une ville importante, à l'abri de toute poursuite, elle pourrait se reconnaître, se refaire de ses émotions, compter sa fortune et prendre une décision pour l'avenir.

C'était évidemment une fille de tête.

Elle trouva à Coulibœuf une petite auberge assez propre où elle fut reçue d'une façon très accorte par une excellente hôtesse.

On lui servit un souper composé d'œufs frais, de volaille, de fruits exquis et d'un cidre mousseux qu'elle trouva excellent.

Elle avait besoin de se restaurer, cette pauvre Philippette.

Sa chambrette, récemment badigeonnée, était blanche et gaie, comme une allée de pommiers en fleurs ; le lit, éblouissant de propreté, comptait au moins quatre matelas bien moelleux.

Avant de se coucher elle se regarda dans un petit miroir et elle eut la satisfaction de voir qu'elle n'avait rien perdu de la charmante expression de son visage.

— Zélida qui n'avait rien à pour amant un joli petit lieutenant. Moi qui suis riche et pour le moins aussi jolie qu'elle, je veux un capitaine !

Et elle s'endormit, rêvant qu'un jeune et beau gentilhomme était à ses pieds.

#### CHAPITRE LV

Le baron de Latour

Le manoir de Précey où le grand Louis amenait la petite Jeannette était plutôt une ferme seigneuriale qu'un château féodal. Ses tours à poivrière avaient un faux air de pigeonnier, et son donjon élégant, sans herse ni pont-levis, sans cachot ni oubliettes, ne renfermait que des livres et des instruments de travail intellectuel. Sa plate-forme servait d'observatoire au savant baron de Latour. Un vaste parc entourait l'habitation. Le domaine comprenait plusieurs milliers d'arpents, que le propriétaire, gentilhomme-fermier, faisait exploiter sous sa direction.

Le baron avait à cette époque une quarantaine d'années. Grand, robuste, toujours simplement vêtu, le visage doux, le front pensif, l'œil lumineux et profond, il avait

quelque chose d'affable, de simple, de bon qui le faisait adorer des paysans qui vivaient sur ses terres. Il était du reste très généreux ; aucune infortune ne frappait inutilement à sa porte. Il déplorait les décrets fiscaux qui ruinaient son pays et il cherchait par ses largesses à les rendre moins durs au peuple que dépouillaient impitoyablement les agents de la gabelle.

Il appuyait secrètement le mouvement insurrectionnel qui s'était produit à Avranches ; mais il s'était élevé avec la plus grande indignation contre certains chefs qui avaient proposé, pour assurer le triomphe populaire, d'accepter le secours de l'étranger.

Le baron de Latour vivait là dans ce riant château, très retiré ; une teinte de tristesse enveloppait continuellement ses traits. Si le récit d'un grand malheur lui arrachait quelquefois des larmes, on ne l'avait jamais vu sourire soit d'une bouffonnerie, soit d'une saillie, soit d'un fait plaisant ou comique. A peine si un pli d'une expression indicible changeait quelquefois l'expression amère de ses lèvres.

Qu'y avait-il donc au fond de cette âme ou de ce cœur ?

Une grande douleur, une grande déception.

Il s'était produit un jour dans sa vie un affreux déchirement.

Un événement terrible, dont il gardait le secret, avait brisé sa carrière.

Il était revenu un jour s'enfermer dans son manoir auprès de sa vieille nourrice, le front pâle, le cœur saignant, les yeux brûlés de larmes, le corps affaissé, l'âme éperdue.

Il y avait une dizaine d'années de cela.

Le temps avait cicatrisé les plaies du cœur ; l'étude avait calmé l'esprit ; les saines occupations du gentilhomme, chasseur et fermier, avaient raffermi le corps.

Il ne restait du passé qu'une vague expression de tristesse, un nuage permanent de mélancolie.

Quoique le baron de Latour ne soit dans notre récit qu'un personnage épisodique, peut-être nos lecteurs liront-ils avec intérêt la courte et dramatique histoire des débuts de sa vie, dont il nous a été permis de découvrir le sanglant et terrible secret.

En 1619, le baron Louis de Latour était lieutenant dans un régiment de cavalerie. Jeune, beau, généreux, il aurait pu se livrer à toutes les fantaisies amoureuses que lui aurait suggérées l'emportement des sens, à une époque où la dissolution des mœurs était sans bornes, où la reine régente avait elle-même donné l'exemple du libertinage en comblant de faveurs, de richesses, de titres, une sorte d'aventurier italien, un véritable ruffian, Concini, maréchal d'Ancre.

Ce qui avait sauvé le jeune officier de la dépravation générale, c'était d'abord son caractère un peu austère, son esprit élevé, son âme éprise des nobles passions, et surtout, car la contagion triomphe souvent des plus purs instincts, surtout, dis-je, un sentiment profond qu'il éprouvait pour une jeune personne d'un grand mérite et d'une idéale beauté.

Laurentine Osmont était la fille d'un riche financier retiré à Chelles après la réalisation d'une immense fortune. Diverses affaires de famille avaient mis en relation Louis de Latour avec l'ancien banquier. Les deux jeunes gens s'étaient vus, avaient causé quelquefois dans les réunions ou dans les fêtes organisées chez l'opulent financier. L'entente n'avait pas tardé à se faire entre ces deux cœurs faits pour se comprendre et pour s'aimer.

Sans être aussi riche que M. Osmont, Louis possédait de grands biens en Normandie ; de plus il avait un titre qui valait quelque chose à cette époque, et il se trouvait par son grade dans l'armée en présence d'un brillant avenir.

Le jeune homme demanda à Laurentine si elle lui permettait de demander sa main à son père.

La belle enfant détacha une fleur d'un bouquet qu'elle tenait à la main, déposa un baiser sur les pétales parfumés et l'offrit à Louis.

C'était sa réponse.

Nous ne dépeindrons pas l'enivrement dont se sentit envahi, à ce gracieux aveu, notre jeune officier qui était littéralement fou d'amour.

Le bonheur rend expansif.

Louis était en relation d'amitié avec un gentilhomme de l'entourage de Louis XIII, compagnon de plaisirs du duc de Luynes, depuis peu favori du roi et devenu tout-puissant, à la suite de l'assassinat du maréchal d'Ancre et de l'exil de la reine.

Le marquis Gontran de Valre naud, l'ami du baron de Latour, avait alors vingt-cinq ans. C'était un assez beau ca' alier, vêtu comme les raffinés et portant en pointe une magnifique barbe blonde et soyeuse qui l'avait fait surnommer Barbe-d'Or. Pétri de vices, viveur effréné, nature à la fois astucieuse et violente, mais plein de verve et d'esprit, il avait su se faufiler dans l'affection du jeune Louis, par ses airs bon garçon, par un liant irrésistible, une sorte d'affectuosité superficielle qui lui gagnait les cœurs, enfin par une faconde inépuisable qui éblouissait tous ceux qui l'approchaient. Il avait fini par faire trouver ses vices aimables et par faire excuser toutes ses folies. Du reste, beau joueur, adoré des femmes qu'il méprisait profondément, mais se servant d'elles pour arriver, et utilisant ses amis pour combler les vides que les cartes et les dés faisaient à sa bourse.

Il en usait un peu avec Latour comme un prodige en use avec un frère économe et rangé.

Louis commit l'imprudenc e de vanter à son ami les charmes, la beauté, les perfections spirituelles et morales de Laurentine Osmont.

Le marquis de Valre naud, qui était en ce moment fort déca v, qui avait presque toutes ses propriétés engagées pour des sommes considérables, se prit à envier le bonheur de son ami. Le banquier Osmont passait pour trois fois millionnaire, ce qui représentait une fortune qui vaudrait plus du triple aujourd'hui.

De cette envie à l'idée de supplanter le trop confiant amoureux, il n'y avait que l'épaisseur de l'honnêteté du marquis, honnêteté qui était des plus minces.

Gontran se fit présenter à M. Osmont et à Laurentine, et il se mit à déployer auprès de la jeune fille toutes les roueries, tous les moyens que lui suggéraient ses instincts pervers et ses habitudes de galanterie.

Il eut la honte d'un échec complet.

Le dépit, la fureur s'allièrent à son avidité et à son ambition pour le pousser à un parti extrême ; il jura qu'il épouserait la belle Laurentine de gré ou de force.

Les rapt s, les enlèvements étaient très fréquents à cette époque.

Les nobles, les grands seigneurs se servaient fréquemment de ce moyen expéditif pour épouser une dot opulente.

Le comte de Chavagnac avoue naïvement dans ses *Mémoires* que, d'après les conseils de son père, il se maria richement par ce procédé violent mais commode.

Une dizaine de bandits, nobles gueux, recrutés dans les tripots, prêtaient volontiers leur concours pour ces coups de main.

On n'a qu'à lire à ce sujet le tableau de l'état moral de Paris et de la France sous Louis XIII, tracé, d'après des documents authentiques, par Dulaure, par Michelet, par tous les historiens qui ont eu le courage de remuer les souillures de cette ère de crimes, de honte et d'infamie.

Le marquis de Valre naud n'avait du reste pas besoin d'exemples pour décider sa conduite.

Il poussa même la gredinerie jusqu'à emprunter à Louis de Latour un millier de pistoles qui devaient servir

à payer les premiers frais nécessaires pour l'enlèvement de la fiancée du pauvre baron.

Le marquis recruta dans les établissements d'étuvistes, lieux ordinaires de débauche, dans les tavernes, une bande de gentilshommes ruinés, qui acceptèrent avec enthousiasme de le seconder dans son expédition et qui partirent pour un rapt, comme s'ils allaient à une partie de plaisir.

On sait que plusieurs villages des environs de Chelles, situés dans le voisinage de la forêt de Bondy, renfermaient en majorité une population tarée vivant ou profitant des vols commis à l'ombre des sombres futaies qui les avoisinaient.

C'est dans une de ces localités, où il était sûr de trouver une complicité active ou tacite, que le marquis de Valre naud se rendit, un soir, avec la bande qui devait coopérer à son forfait.

Dans la nuit, la villa du banquier Osmont fut envahie par la troupe de coupe-jarrets soudoyés par le traître ami du baron de Latour. Quelques serviteurs furent égorgés; la maison fut même un peu pillée. Laurentine effarée put croire qu'elle allait devenir la proie de ces scélérats et que sa jeunesse, sa beauté allaient être flétries et souillées.

Pour sauver un peu les apparences, le marquis de Valre naud eut l'air d'arracher l'infortunée victime aux mains des assaillants et de lui épargner les derniers outrages.

— C'est ma fiancée! s'écria-t-il; malheur à qui la touche!

Et superbe, héroïque, il dégaina triomphalement, en protégeant de sa longue épée la jeune fille affolée.

Il la prit dans ses bras, s'élança à travers les corridors pleins de trouble et de tumulte, franchit la maison et les jardins et arriva sur la route.

Des chevaux de main étaient là tout préparés.

Il bondit en selle, enleva Laurentine évanouie et, suivi de quatre de ses complices, fila ventre à terre jusqu'à l'église, où tout avait été préparé pour la cérémonie du mariage.

Encore toute bouleversée par les terribles événements de la nuit, jetée dans le trouble le plus profond, dominée par la terreur, presque folle d'épouvante, la jeune fille se laissa traîner à l'autel, où le sacrement du mariage fut accompli avec toutes les cérémonies d'usage du culte catholique, mais un peu abrégées pour la circonstance.

L'acte religieux fut inscrit sur les registres de l'église; le marquis s'en fit délivrer un extrait.

Une heure après, il emmenait sa jeune femme à une maison de campagne sise non loin de là et qu'il avait loué quelques jours auparavant, en prévision du rapt qu'il devait accomplir.

La pauvre Laurentine, un peu rendue à la réalité, eut un accès terrible de désespoir. Elle appela Louis, son fiancé, à son secours; elle supplia, se traîna aux pieds de son misérable époux.

Mais le marquis n'était pas un de ces hommes qui se laissent émouvoir par des larmes.

Et il laissa la malheureuse femme en proie à la plus morne douleur, mais d'autant plus désespérée, qu'elle sentit bien que le beau rêve qu'elle avait fait était à jamais brisé, que son corps, son âme même ne lui appartenaient plus, et qu'il lui était désormais défendu d'aimer celui pour qui elle aurait donné la veille sa fortune et sa vie.

Nous renonçons à dépeindre l'immensité du désespoir du jeune baron de Latour, lorsque la déclaration publique de ce mariage clandestin vint le foudroyer tout à coup.

Un cri rauque s'échappa de sa poitrine, cri de fureur, première explosion de sa douleur indignée.

Il ne pouvait demander justice ni au gouvernement,

qui était sans force, ni à l'opinion publique qui, dans sa corruption, trouvait l'aventure plaisante et bien menée.

Il lui restait son épée.

Quand il se présenta chez le marquis de Valre naud, il fut prestement éconduit par les valets.

Alors il écrivit sur la porte de la maison, en gros caractères; ces mots :

"Valre naud, lâche et filou, n'est pas gentilhomme."

Le marquis ne pouvait pas reculer. On l'aurait accusé d'être voleur, assassin, faux-monnaieur, sans parole et sans foi, c'était peu.

Mais dire qu'il n'était pas gentilhomme, cela voulait du sang.

Le duel eut lieu. Valre naud aurait été tué, si son adversaire eût eu plus de sang-froid, car Louis de Latour était la première lame de l'époque.

Il ne fut que blessé, assez grièvement du reste pour traîner désormais une vie malade et décolorée, mais pas assez pour rendre veuve sa victime.

Nous devons dire, pour demeurer fidèle historien, que Laurentine pardonna à son ravisseur, qu'elle veilla à son chevet tout le temps qu'il fut en danger de mort et qu'elle refusa de demander à Rome la nullité de son mariage.

Que voulez-vous? Le cœur de la femme a ses mystères.

Laurentine aurait été baronne en épousant Louis de Latour; elle était marquise; son mari, grand et beau cavalier, n'était pas dépourvu d'esprit; son expérience de viveur lui avait donné l'art de savoir se conduire habilement avec les femmes. Il était d'une immoralité notoire; mais à cette époque la vertu comptait si peu!

Peut-être même en voulait-elle, au fond du cœur, au baron Louis de lui avoir endommagé un mari dont elle eût été fière peut-être, et dont elle pouvait devenir la femme heureuse, tandis qu'elle n'en était que la garde-malade.

Voilà pourquoi Louis de Latour, plein de rancune contre les femmes et de haine contre les hommes, s'était résigné à cette vie solitaire, à cette existence sombre et morose qu'il menait au manoir de Précey.

— La suite au prochain numéro. —

## LE CRIME ET SON CHATIMENT

[Voir à partir du 1er janvier 1887.]

Mais au lieu d'aller trouver son grand-père et sa mère, elle monta dans sa chambre, alluma elle-même une bougie et s'assit à un petit bureau où elle écrivit quelques mots qu'elle cacheta sous enveloppe à l'adresse de sa mère et qu'elle laissa bien en évidence.

Puis, elle redescendit, faisant le moindre bruit possible pour ne pas être entendue, se mit en selle et repartit, sans avoir vu ni Révéron, ni Mathilde.

Où courait-elle ainsi si vite, qu'on eut dit que son cheval était emporté et qu'elle n'en était plus maîtresse?

Au château de Lesguilly!

En chemin elle se croisa, sur la route, avec une femme qui errait à l'aventure, se parlant à elle-même, s'arrêtant, et faisant de grands gestes comme si elle avait été folle.

C'était Albine à la recherche de son fils.

Voyant l'après-midi s'écouler, le soir venu et Paul n'étant pas de retour, elle avait eu peur, elle avait été envahie par un pressentiment sinistre.

Paul n'allait-il pas, — dans l'extrême désespoir où il était, — attenter à sa vie?

Alors elle sortit du château, et se mit à marcher au

hasard, à travers la campagne, appelant partout son enfant... son cher enfant.

Et ce fut ainsi qu'elle se croisa avec Adrienne, sans le remarquer, sans la reconnaître.

Adrienne, de son côté, était préoccupée, avait l'âme pleine de trop sombres pensées pour faire attention à elle.

Elle ne la vit pas, de telle sorte que les deux femmes continuèrent leur route, en sens inverse, toutes deux, pourtant, cherchant Paul !

Albine était partis depuis longtemps quand Paul rentra.

Ainsi qu'Adrienne avait fait aux forges, il s'en alla droit à sa chambre, se mit à son bureau et écrivit trois lettres :

La première lettre était adressée à sa mère.

La seconde à Adrienne.

La troisième à Mathilde et à Réveron.

Elle étaient courtes, ne disant que quelques mots, mais toute l'âme du jeune homme, toute sa vie y avait passé pour ainsi dire.

Et n'était-ce pas, en effet, sa vie tout entière qu'il avait mise là—, et les longs jours heureux qu'il s'était promis de vivre avec l'amour d'Adrienne,—et les folles espérances.— et les chers illusions,— tout, enfin,— puisque, près de lui, sur la table même où il écrivait, une boîte à pistolets, ouverte, disait assez son intention de suicide...

“Ma mère, je vais vous causer un grand chagrin, car je sais que vous m'avez aimé avec une véritable passion. Mais je ne peux vivre plus longtemps avec la connaissance du secret que vous m'avez révélé. Pardonnez-moi, ma mère, la peine que je vous fais, comme vous m'avez tant de fois pardonné, en ma vie, mes erreurs et mes fautes. Je ne veux pas me tuer et vous quitter sur cet adieu éternel, sans vous dire que je vous pardonne, moi aussi... la mort de Gaspard de Lesguilly. Entre lui et vous je ne pouvais hésiter... Vous, vous êtes la femme, la mère.... c'est-à-dire tout ce qu'il y a de bon, de saint, de grand au monde : lui ne vous avait pas comprise.... s'est joué de vous.... vous a abandonnée.. je ne puis être juge entre vous deux ; mais au fond de mon cœur, je ne sens rien pour Gaspard de Lesguilly... Ma naissance pour lui ne fut qu'un accident.... je ne puis me souvenir de lui comme je me souviendrais de mon père.... Cela serait établir et trouver une comparaison entre lui et vous, et vous êtes si loin l'un de l'autre que la comparaison serait une injure au dévouement de toute votre vie, à votre amour. Je vous pardonne ma mère.... et je vous aime. Adieu.”

Les autres lettres étaient plus courtes.

Celle qu'il destinait à Adrienne disait ;

“Chère amie, il eût fallu mon existence entière pour vous montrer l'adoration que j'avais pour vous. Les journées, même les plus longues n'eussent pas suffi. Je ne puis vivre avec la pensée que vous ne serez jamais à moi, Adrienne, et je sens la morsure d'une jalousie furieuse, quand je songe que vous pourrez être à un autre. J'aime mieux mourir pour échapper à ce supplice. Adieu, je t'aime.”

Celle de Mathilde :

“Puisque, quand vous lirez ceci, je serai mort, oubliez le meurtre de Gaspard de Lesguilly, ne vous souvenez plus que de ma mort et n'ajoutez rien à la douleur que mon suicide causera à ma mère. Ce serait une cruauté inutile. Aucune douceur humaine ne peut être plus grande que celle qui la fera pleurer, lorsque je ne serai plus,”

Celle de Réveron ne contenait qu'une ligne, et cette ligne disait :

“Hélas ! monsieur, si je vous avais écouté, pourtant !”

Paul cacheta ces lettres, mit l'adresse et les laissa bien en évidence sur son bureau.

Puis, il alla fermer les fenêtres, la porte et prenant un des deux pistolets, il l'arma froidement.

Au moment où il allait presser la détente, alors qu'ayant écarté ses vêtements, la gueule du pistolet était déjà appuyée sur son cœur, du bruit se fit près de sa chambre, on frappa à la porte plusieurs coup précipités.

L'arme s'abaissa...

Paul, très pâle, écouta....

On frappa de nouveau et la voix d'Adrienne, hale-tante, étouffée par l'émotion se fit entendre.

— Paul, ouvrez-moi, je vous en supplie, ouvrez-moi.

— Adrienne !

Et le jeune homme, profondément troublé, cacha les pistolets et se tourna vers la porte.

Adrienne éplorée, tomba dans ses bras.

— Arienne, Adrienne, mon Dieu ! que faites-vous qu'avez-vous, pourquoi êtes-vous venue ?

Je t'aime !

— Adrienne ! quelle imprudence ! éloignez-vous de moi ! laissez-moi recouvrer ma présence d'esprit, laissez-moi être plus sage que vous. Il ne faut pas, chère enfant qu'il y ait une atteinte, si légère qu'elle soit, à votre honneur.

— Je t'aime !

— Adrienne, je vous en prie à genoux, Adrienne. ne restez pas ici, allez-vous-en !

— Je t'aime !

— Mais il s'agit de votre honneur, Adrienne, de votre honneur qui m'est cent fois plus précieux que la vie.

— Je t'aime Paul je t'aime !

— Si quelque paysan vous a surpris, si quelque domestique vous a vue entrer au château, pénétrer ici, chez moi, vous êtes perdue.

— Je t'aime. il s'agit de toi, non de moi !

— Fuyez, si vous m'aimez, fuyez, Adrienne.

— Pour que vous mettiez librement à exécution le projet que vous avez conçu, n'est-ce pas ?

— Quel projet ? dit-il, jouant la surprise.

— Croyez-vous que je n'ai pas deviné que vous vouliez tuer ?

— Quelle folie, Adrienne, et qui peut vous avoir fait vous penser cela ?....

— Jurez-moi que ce n'était pas votre intention !

— Je le jure ! !

Elle eut un éclat de rire nerveux, qui dissimulait son émotion, un éclat de rire derrière lequel on devinait les sanglots prêts à s'échapper....

— Comme vous mentez ! dit-elle.

Paul avait mis hâtivement les pistolets dans un secrétaire qu'il n'avait pas eu le temps de fermer à clé...

Elle alla vers ce meuble, l'ouvrit.

— Tenez, dit-elle, vous avez caché des armes lorsque vous m'avez entendue.... ah ! je suis arrivée à temps... quelques minutes de plus.... et c'en était fait de vous...

— Je vous assure, Adrienne...

— Vous continuez de mentir ? C'est bien inutile, allez.

Voici des lettres, sur votre bureau, qui en disent plus que je ne pourrais le faire... Et comme une de ces lettres m'est destinée, j'ai le droit de la décacheter.

Elle fit sauter l'enveloppe et lut...

Paul était tombé anéanti.

— Nous le voyez dit-elle, avec un sourire de triomphe.

Et plus bas, se rapprochant de lui :

— Tu le vois, tu voulais te tuer... Et que serais-je devenue, moi, après ta mort !... C'est mal, sais-tu bien. ce que tu allais faire là, très mal... Tu manques de

confiance envers moi... Ta mort eût été une trahison... Ta vie m'appartient, de même que t'appartient ma vie... Tu n'as pas de droit d'en disposer ainsi... Réponds-moi... Dis-moi donc ce que je deviendrais, si tu te tuais...

— Et vous, Adrienne, fit-il d'une voix brisée, dites-moi donc ce que je deviendrai, si je ne me tue pas ?

— La vie vous a fait peur, quand je vous aime ? L'amour que j'ai pour vous est-il donc si ordinaire, si prudent, si terre à terre, qu'il ne puisse vous donner de bonheur et vous faire oublier, quelque jour, vos amères tristesses d'aujourd'hui ?

— Fille divine, quel ange pourrait être égalé à toi ? Oui le bonheur impossible, tu me l'as donné. Mais cela eût été si grand, cette félicité eût été si parfaite qu'elle eût rendu Dieu jaloux. Il ne l'a pas voulu. Il faut que je meure, Adrienne, il le faut.

— Je vous le défends !

— Ne me le défendez pas je serai obligé de vous désobéir...

— Votre résolution est bien prise ?

— Oui, dit-il d'une voix ferme.

— Rien ne vous en fera changer ?

— Rien !

— Mon Dieu ! mon Dieu ! dit-elle égarée folle.

Et elle baissa la tête sans plus insister.

Paul, lui, ajoutait :

— Oui, ma résolution est prise, Adrienne. non, rien ne m'en fera changer, et je suis sûr qu'au fond du cœur vous m'approuvez, chère enfant...

Elle ne répondit pas.

C'était vrai. Elle approuvait...

Mais elle ne pouvait pas le laisser mourir ainsi...

Le quitter, quand elle savait, quand il lui disait qu'un quart d'heure après il serait mort... autant eût voulu armer elle-même son bras...

Elle s'appuya doucement sur son épaule et à son oreille murmura :

— Paul, mourons ensemble...

Il se dressa brusquement, l'horreur peinte sur le visage, l'attirant à lui avec une passion.

— Que dis-tu là, malheureux !!!

— Mourons ensemble, te dis-je... qu'ai-je à faire dans la vie, quand tu n'y seras plus ?...

— Tais-toi, tais-toi, tu blasphèmes.. ou c'est une atroce tentation que tu me donnes là...

— Oui, c'est une tentation et n'y résiste pas, va... je t'aime, Paul... puisque tu m'aimes, puisque tu vas mourir, ne m'abandonne pas, vouée à l'isolement éternel, avec ton souvenir ; ne me condamne pas au regret au remords de ne pas t'avoir suivi... Montre-moi, ainsi, que tu m'aimes vraiment, en prouvant que j'étais tout pour toi, comme pour moi tu étais tout !!

— Et ta mère ?...

— Elle se consolera... les triomphes du monde adouciront sa peine...

— Et ton grand-père ?

— Il est si vieux qu'il n'aura pas longtemps à me pleurer...

— Ah ! tentatrice perfide, va-t'en... je ne veux plus t'entendre... c'est un crime de t'écouter ainsi... Va-t'en, te dis-je et ne détourne pas seulement la tête vers moi en t'enfuyant...

— Non, je t'aime et je veux mourir ! répétait-elle doucement, la tête sur la poitrine du jeune homme, languissante et abandonnée... Je t'aime et tu ne veux pas de moi... Et tu sais pourtant, que rien ne nous séparerait plus.

— Mais c'est horrible ce que tu dis là... Pense donc à ce que tu laisses après toi, à ce que tu perdrais... Et ton enivrante beauté, qui te fait souveraine, partout où tu passes... et ta fortune, qui excite autour de toi l'envie, mais qui te permet de soulager tant de mières, et jeunesse, qui te fait présager toute une longue vie

de bonheur.. Moi je n'ai rien... personne ne saura que je suis mort.. Ma mère et toi, seulement vous me pleurerez... mais va, ma chérie, aie confiance en ta jeunesse, et ne crois pas qu'à ton âge les tristesses, si cruelles qu'elles paraissent, soient inconsolables... Pars, Adrienne, pars, mon enfant, ne re-te pas auprès de moi, tu m'enlèves tout le courage qu'il me faut pour mourir en me faisant mieux voir ce que je perds, en te quittant.

Mais elle, toujours sa jolie et pâle figure contre le cœur de Paul :

— Non, je t'aime, je ne t'obéirai pas !... Si tu veux que je m'en aille, je partirai... Mais jamais je ne rentrerai vivante à Chalambot... Ne me refuse pas la consolation de mourir auprès de toi...

Paul passa la main sur ses yeux.

La folie le prenait lui aussi.

Et il commençait à n'avoir plus la perception bien nette de qu'il allait dire, de ce qu'il allait faire.

Ils fermaient les yeux... leur respiration était suspendue, ils ne vivaient déjà plus, pour ainsi dire, comme si d'avance l'amour eût voulu les tuer...

Il la retenait dans ses bras parce qu'elle chancelait, prête à s'évanouir.

Et il lui dit :

— Ainsi, tu m'aimes ! Tu veux mourir ?

— Je t'aime... Je veux mourir !...

— Tu ne regrettes rien ?

— Je t'aime... Je veux mourir !...

— Viens donc, dit-il avec une sorte de colère. viens !

Et il l'emporta...

Où la conduisait-il ? Dans sa chambre.

Quand ils y furent, il la déposa sur le canapé.

Elle se laissa faire, ainsi qu'un enfant.

Il n'y eut pas un mot, à cet instant-là, entre eux.

Paul sortit et revint quelques minutes après.

Il installa au milieu de la chambre un réchaud de charbon qu'il alluma.

Puis, lui et elle, cette fois silencieux toujours—fermèrent portes et fenêtres, abaissèrent le tablier de la cheminée, interceptèrent avec un soin minutieux les courants d'air.

Et déjà, quand ces préparatifs étaient à peine terminés, ils sentaient les atteintes du gaz mortel.

Et chancelante, Adrienne se renversa sur le canapé et ferma les yeux.

Paul, plus robuste, avait encore tout son sang-froid.

Il vint près d'elle, s'agenouilla, lui prit les mains qu'il couvrit de baisers ardents :

— Adrienne, Adrienne, disait-il, il est encore temps... c'est un crime que je commets en vous laissant ainsi mourir avec moi... Voulez-vous que j'ouvre la fenêtre ? ne voulez-vous point fuir ?

— Ami, dit-elle— et sa voix était faible comme un soupir—je t'aime et je suis heureuse.

— Tu n'as pas peur de la souffrance ?... On dit que cette mort est la plus douce... C'est pour cela que je l'ai choisie...

— Je n'ai pas peur et je ne souffre pas...

Et tout à coup elle se releva légèrement, ayant une idée et voulant l'exécuter.

— J'ai dit que la mort nous réunirait, il ne faut donc pas qu'elle nous sépare. Donne-moi ta main droite.

Et Paul obéit, tendit la main.

Elle croisa sa main gauche sur celle du jeune homme et tous deux, s'aidant mutuellement, s'attachèrent les poignets avec un foulard.

— La mort peut nous surprendre, dit-elle, nous sommes prêts, et je ne veux pas que, lorsque tu me verras évanouie, tu sois pris de pitié et que tu te traînes vers la porte pour me sauver.

Alors ils se serrèrent l'un contre l'autre et les mains entrelacées, attendirent la mort.

Leur vue se troublait. Ils ne s'apercevaient plus qu'à

travers un nuage. Quelque chose comme une pesanteur extraordinaire s'était abattu sur leurs membres, les enveloppant les étreignant, leur défendant le moindre geste...

La vie s'en allait d'eux.

Ils le comprirent, car leurs doigts se contractèrent en un effort suprême.

Paul murmura, une dernière fois :

— Je t'aime !

Et Adrienne répondit :

— Je t'aime, et je meurs bien heureuse !

Et tous deux perdirent connaissance.

## V

Albine Mirande avait couru comme une folle à travers la campagne.

Nulle part elle n'avait entendu ou vu son fils.

Elle aussi, instinctivement, de même que Paul auparavant, se dirigea vers les forges.

— C'est là qu'il doit être, se disait-elle, il ne doit être que là... Il aura voulu revoir Adrienne... Qui sait, mon Dieu, ce qu'il peut faire, à quelle extrémité il peut se porter ?...

Et elle entra à Chalambot.

Des domestiques l'arrêtèrent.

— Où allez-vous ? Qui demandez-vous ?

Elle se dégagea, les poussa brusquement avec colère.

Mais il fallait répondre...

Pourquoi était-elle entrée ainsi dans les forges ?...

Dirait-elle qu'elle voulait parler à la marquise ?...

Non... se retrouver devant cette femme, jamais !...

Si elle se faisait conduire à Révéron ?

Elle prononça le nom du vieillard.

Cinq minutes après, il était auprès d'elle... et elle lui racontait la scène qu'il y avait eu entre elle et Paul.

— Mon fils ? avez-vous vu mon fils, monsieur Révéron ?

Mais avant que le maître de forges ne répondit, Mathilde apparaissait, et, sans même remarquer Albine, se précipitait vers son père en disant :

— Mon père, que s'est-il passé ? Où est Adrienne ?

— Adrienne ? n'est-elle pas dans sa chambre ?

— Elle n'est pas au château.

— Il me semblait cependant avoir entendu son cheval, il n'y a pas bien longtemps.

— Je prévois un malheur.

Et tout à coup, la marquise se trouva en présence d'Albine, qui s'était reculée en la voyant.

— Vous ! vous, ici !

— Je suis venue demander mon fils, dit la paysanne d'une voix rauque, comme vous-même, en cet instant, demandez votre fille. Puisse à Dieu que nos deux enfants ne soient point réunis, car vous vous reprocheriez peut-être une catastrophe.

Mathilde, effarée, n'écoutait pas.

Elle sonnait les domestiques, les interrogeait, pâle, tremblante, une sueur au front.

Les premiers auxquels elle s'adressa, ne purent donner de renseignements.

Enfin, il en vint un qui dit :

— Mademoiselle est rentrée, en effet, il y a une heure ou deux, à peu près... elle est descendue de cheval en bas du perron et elle est montée chez elle... Comme je voulais conduire le cheval à l'écurie, mademoiselle m'a dit que ce n'était pas la peine, attendu qu'elle allait ressortir... et mademoiselle est remontée à cheval environ un quart d'heure après...

— Quelle direction a-t-elle prise ?

— Je l'ignore. Il m'a semblé qu'elle se dirigeait vers Recey, mais je n'en réponds pas...

Le chemin de Recey était également celui du château de Lesguilly.

Cette pensée vint à Mathilde, à Révéron et à Albine Mirande :

— Elle est à Lesguilly.

La marquise courut à la chambre de sa fille poussée par un pressentiment, ouvrit la porte et jeta un coup d'œil.

La chambre était vide ! L'obscurité l'empêchant de voir autour d'elle, Mathilde fit apporter de la lumière.

Sur le petit bureau d'Adrienne, elle vit la lettre laissée par la jeune fille, s'en empara et déchirant l'enveloppe, la lut fiévreusement.

Cette lettre disait :

“ Ma chère mère, mon cher père, je viens de rencontrer Paul et Paul m'a tout dit. La vie, sans lui, me serait à charge. Paul est décidé à mourir. Je veux mourir avec lui. Accordez-moi mon pardon pour le “ grand chagrin que je vais vous faire, et adieu. ”

Mathilde jeta un cri et courut montrer la lettre à Révéron.

— Elle est à Lesguilly avec Paul, dit le vieillard... ne perdons pas une minute !... Peut-être n'est-il pas trop tard !... peut-être est-il assez tôt pour la sauver...

Et tous trois, les deux femmes et le maître de forges, sans même songer à faire sceller des chevaux ou à faire atteler des voitures, se précipitèrent sur la route qui menait au château.

Une longue demi-heure s'écoula...

Il leur eût fallu plus d'une heure, en tout autre temps, pour faire ce trajet.

Enfin, ils arrivèrent.

Les domestiques, le valet de chambre de Paul ne purent rien dire.

Occupés dans une autre partie du château, ils n'avaient pas vu Adrienne, laquelle avait abandonné son cheval dans le parc et était venue à pied jusqu'au perron.

Ils entrèrent, effarés, sans se communiquer leurs funèbres pensées.

Albine marchait la première.

Puis venait Mathilde.

Et à cet instant-là, il faut lui rendre cette justice, la marquise avait oublié sa haine pour ne plus songer qu'à ces deux enfants,—qu'à sa fille,—qui étaient morts peut-être !

Albine Mirande frappa.

Personne ne répondit.

Elle appela, d'une voix étranglée par l'épouvante :

— Paul ! Paul ! c'est moi ! réponds-moi !

Aucun bruit ne lui montra qu'elle avait été entendue..

Alors, tous trois se jetèrent contre la porte, l'ébranlèrent et la firent céder.

Et quand elle fut ouverte, ils reculèrent...

Une odeur asphyxiante les prenait aux yeux, à la gorge, leur enlevait la respiration.

Pourtant cette hésitation ne dura pas.

Ils se précipitèrent dans la chambre.

Révéron, d'un coup de poing, brisa les vitres de la fenêtre et les deux femmes appelèrent à elles les domestiques qui apportèrent de la lumière.

Ils virent le sinistre spectacle...

Le réchaud, rouge, était toujours au milieu de la chambre.

Révéron le prit, se brûlant cruellement les mains, et le lança par la fenêtre dans le jardin.

Au fond, sur le canapé, Paul et Adrienne étaient étendus côte à côte.

Ils semblaient dormir, tant ils étaient calmes.

Mathilde prit Adrienne dans ses bras...

Albine Mirande, déjà, essayait d'emporter son fils vers la fenêtre !...

Et c'est alors, seulement, lorsque chaque mère essayait

d'enlever son enfant, qu'elles s'aperçurent que leurs mains étaient étroitement liées.

Révéron coupa le foulard qui les retenait.

Comme il était le seul à conserver son sang-froid, il descendit au jardin, sauta sur un cheval, et le pauvre homme, sans selle, courut à Recey avertir le médecin qu'il ramena en croupe.

Les deux mères, livides, sans une larme, s'étaient assises, l'une à côté de l'autre, ayant dans leurs bras : Mathilde, Adrienne ; Albine, Paul.

Et ce fut ainsi que les trouva le vieux docteur Corvigny, le même qui, vingt-cinq ans auparavant, avait été appelé par le juge d'instruction pour examiner le cadavre de Gaspard de Lesguilly.

Il fit transporter Paul et Adrienne dans une chambre du rez-de-chaussée, où l'air était plus pur, non vicié par l'acide carbonique.

Puis, il ausculta, tour à tour, le jeune homme et la jeune fille.

Ce fut une scène étrange et profondément émouvante que celle-là.

Devant les corps de Paul et d'Adrienne étendus sur le tapis qui recouvrait le parquet, Albine Mirande et Mathilde Révéron étaient à genoux, penchées en avant, les mains jointes, leurs yeux dilatés ne quittant pas le visage du docteur et cherchant à y deviner ce qu'il pouvaient espérer encore.

Elles étaient l'une près de l'autre... si près que leurs bras se frôlaient, que leurs robes se touchaient...

Et elles ne s'en apercevaient pas...

Elles ne se voyaient pas...

Derrière elles, Révéron, aussi pâle que ces deux femmes, aussi douloureusement impressionné, restait debout, attendant, lui aussi, l'arrêt que le médecin allait prononcer.

Et tout à coup le docteur Corvigny se releva.

Il garda le silence encore un instant, comme s'il eût compris la gravité de ce qu'il allait dire.

Alors, les deux femmes, mues par le même sentiment, par la même espérance, aussi par le même angoisse, se regardèrent...

Et pendant qu'un sanglot leur montait à la gorge, leurs mains s'étreignaient convulsivement dans une réconciliation suprême, ainsi que tout à l'heure s'étaient étreintes les mains de leurs enfants, dans un suprême aveu d'amour.

Et le docteur ne dit que ces mots :

— Vous êtes arrivés à temps... je les sauverai !

Alors les deux mères laissèrent échapper un grand cri.

L'étreinte de leurs mains se resserra.

L'amour maternelles avait rapprochées.

Brusquement, sans réflexion, après s'être poursuivies toute leur vie, d'une haine mortelle, inexorable, farouche, elles se tendirent les bras... et leurs cœurs, ces cœurs que faisait palpiter une affection divine, confondirent leurs battements,

— Sauvés ! dirent-elles en même temps, ils sont sauvés !

Et Mathilde, la première :

— Que le passé soit oublié, voulez-vous ? et recommençons une vie nouvelle !

Albine répondit :

— Nous avons failli causer la mort de nos deux enfants... Il faut bénir Dieu qui n'a pas consenti à ce qu'un tel malheur s'accomplît.

Et toutes deux revinrent à Paul et à Adrienne.

Le docteur Corvigny s'empressait autour d'eux et leur donnait les premiers soins.

Il leur entr'ouvrait les lèvres et leur insufflait de l'air dans les poumons.

Révéron, debout, regardait cette scène.

Un sourire de bonheur errait sur ses lèvres.

C'était la fin de la haine entre Mathilde et Albine Mirande.

Au bout de quelques minutes, — minutes d'angoisse pour ceux qui étaient là, — Paul remua les mains... ouvrit les yeux, puis les referma.

On eût dit que cet effort avait été trop grand pour lui et qu'il en était accablé.

Quant à Adrienne, elle ne donnait pas signe de vie.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! murmurait la marquise, vous seriez-vous trompé, docteur ?

Celui-ci ne répondit pas.

Et dans le cœur de Mathilde surgit une atroce pensée.

Le docteur s'était-il donc trompé en attestant qu'il allait les sauver, tous les deux ?

Mais bientôt toute angoisse cessa...

Adrienne, elle aussi, ouvrit les yeux...

Le vieux médecin l'avait bien dit...

On était arrivé à temps...

L'un et l'autre vivaient...

La jeune fille reconnut sa mère... et en la voyant près d'elle... son premier mouvement fut de lui tendre les bras :

— Ma mère ! Ma mère !

Ma fille ! disait Mathilde tout en larmes.

Puis Adrienne chercha à se rappeler pourquoi elle était là, ainsi entourée...

Sa tête était lourde encore, les pensées n'y venaient que difficilement.

Pourtant elle finit par se souvenir.

— Paul ! Paul ! dit-elle avec terreur.

Alors, elle vit auprès d'elle le jeune homme étendu et l'envelopa de ses bras.

— Paul, reviens à toi... Paul, je n'ai pu mourir... Paul... je t'en prie.

Et Paul, peu à peu, lui aussi, se ranima.

Peu à peu, il se souvint... et son regard craintif interrogea tour à tour Mathilde, Albine et Révéron.

Les deux mères s'agenouillèrent et toutes deux eurent aux lèvres le même mot :

Pardonnez-moi, mon enfant, pardonnez-moi !

Ils ne répondirent point, mais les deux femmes comprirent qu'ils restaient indécis devant elles et que, sans doute, il regretteraient la mort, s'il de s'apercevaient pas tout de suite que leurs mères avaient rejeté toute pensée de haine.

Alors, de nouveau, les mains d'Albine et de Mathilde se rejoignirent, et Paul et Adrienne, voyant que tout était fini entre elles, laissèrent échapper un cri de joie.

Ils étaient si faibles, qu'ils ne purent quitter la chambre où Corvigny les avait fait transporter.

Il fallut que le docteur et Révéron les aidassent.

Et comme Mathilde et Albine semblaient inquiètes :

— Tranquillisez-vous, dit le médecin... Quand le sommeil les aura calmés, il n'y paraîtra plus...

Le lendemain, en effet, Paul et Adrienne se levaient, encore un peu étourdis, mais valides.

Et le premier mot d'Adrienne fut pour demander Paul, de même que le premier mot de Paul fut pour demander Adrienne.

On les mit en présence.

Alors, tous deux, sans se dire un mot, les mains entrelacées, se mirent à pleurer.

Et Adrienne, à voix basse, s'adressant à sa mère et à son grand père qui, avec Albine Mirande, assistaient à cette scène :

— Était-ce la peine de nous sauver, si vous voulez nous séparer de nouveau ? Vous le voyez, je ne puis vivre sans lui, de même qu'il ne peut vivre sans moi. Et voilà pourquoi nous avons voulu mourir ensemble.

Albine était venue à Paul et lui disait :

— J'ai lu ta lettre, mon enfant. Tu m'aimes, et tu me pardonnes, me dis-tu dans cette lettre. Est-ce vrai ?

Et Paul, lui entourant le cou avec les bras :

— Je t'aime... comme peut-être jamais un fils n'a aimé sa mère... et je n'ai rien à te pardonner!!...

Albine poussa un cri sourd et faillit s'évanouir.

Quant à Mathilde, elle répondait à Adrienne :

— Tout sera oublié, ma chère enfant... nous ne t'avons pas sauvée pour te condamner à une tristesse éternelle... Dès que tu seras remise, nous songerons à votre mariage... Sois heureuse !!

— Oh ! mère ! mère ! que vous êtes bonne !!

Paul et Adrienne furent laissés seuls, dans tout l'enivrement de leur bonheur.

Révéron fit signe aux deux mères de le suivre.

— Venez, dit-il, il faut que je vous parle.

Elles le suivirent docilement, sans faire de réflexions, s'attendant sans doute à ce qu'il allait dire.

Et quand le maître de forges fut certain que personne ne les entendrait :

— Je ne puis, dit-il, m'opposer plus longtemps au mariage de Paul et d'Adrienne... Ce serait une cruauté inutile... Ce serait leur donner le prétexte d'une nouvelle tentative de suicide... Et je ne veux pas plus que vous avoir à me reprocher la mort de ces deux pauvres enfants, que j'aime... mais leur mariage accompli, je crois qu'il sera de votre devoir à toutes deux... Votre présence leur rappellerait trop de souvenirs tragiques et jetterait une ombre sur leur bonheur...

— Oui, dit Mathilde, résignée, j'y avais songé déjà.

— Hélas, disait Albine, nous nous éloignerons, puisqu'il le faut !

— Je ne vous enlève pas toute espérance de les revoir, continua Révéron... Peut-être même que, plus tard, lorsque le temps, passant sur ce drame, aura adouci ces violentes émotions, peut-être vous sera-t-il possible, alors, de vivre plus rapprochées... Ce que je vous demande est un grand sacrifice, je le sais... mais vous vivez que pour vos enfants, vous avez mis en eux toute votre vie... Sacrifiez-vous encore, ayez foi en l'avenir !...

Albine et Mathilde l'écoutaient, tête baissée.

— Nous vous obéirons, dirent-elles...

Et le vieillard ému, les réunit sur son cœur, confondant ces deux femmes dans une même affection, ayant pour l'étrangère autant de compassion que pour sa fille

Le mariage de Paul et d'Adrienne fut célébré six semaines après....

Les deux jeunes gens partirent aussitôt la cérémonie terminée et firent en Italie et en Sicile un voyage qui dura plusieurs mois....

A leur retour, ils ne retrouvèrent point les deux mères.

Elles étaient, elles aussi, parties toutes deux.

Et Révéron, qu'il interrogeait anxieusement, leur dit le mot qui est la consolation suprême, quelque soit le rang social :

— ESPÉREZ !!

FIN

# LA COMTESSE MARIE

Par XAVIER DE MONTEPIN

I—LE COMMISSAIRE DE LA CONVENTION

Le 23 janvier 1793, vers dix heures du matin, le bruit du canon et le roulement de tambours annoncèrent aux habitants de Vesoul qu'il venait de se passer quelque chose d'inusité dans les hautes régions de la politique.

Dans l'attente d'un des événements suprêmes que la Convention entassait chaque jour les uns sur les autres, comme les montagnes des Titans, la population de l'humble ville était depuis longtemps sur pied.

Toute la nuit, des estafettes au fouet retentissant avaient ébranlé sous les sabots de leurs chevaux le pavé couvert d'une poudrée de neige.— Toute la nuit, malgré le froid vif qui sévissait, les fenêtres des maisons étaient restées ouvertes.

Aussi, dès qu'on eut entendu ce double signal, les rues qui conduisent à l'Hôtel-de-Ville furent-elles envahies par la foule. Des hauteurs du couvent des Capucins transformé depuis en séminaire, des bas quartiers qui avoisinent le pont de l'hôpital, paysans, ouvriers et bourgeois se précipitaient vers le vieil et sombre édifice, avec la rapidité que donnent les fièvres de curiosité.

Arrivés sur la place du Palais-de-Justice, ils trouvèrent des rassemblements nombreux formés par les habitants des rues les plus rapprochées.

Au centre de ces groupes maintenus en bon ordre par un piquet de gendarmerie, l'autorité municipale avait fait élever à la hâte une estrade de sapin destinée à servir de tribune à un commissaire de la Convention expédié récemment de Paris.

Ce haut fonctionnaire ne paraissait point encore.

En attendant ce messie d'un nouveau genre, les rassemblements se fractionnèrent. Le peuple proprement dit se condensa autour de l'estrade ; les bourgeois se réunirent à quelque distance, devant la porte d'un cabaret situé à l'un des angles de la place ; les gentilshommes, décimés déjà par la prison et l'émigration, s'isolèrent timidement de la foule et s'adossèrent contre le bassin d'une fontaine monumentale démolie depuis une dizaine d'années.

Ce dernier groupe, pour être le moins nombreux n'était pas le moins remarquable.

Il se composait de cette antique noblesse franc-comtoise qui resta fidèle à l'indépendance de la province jusqu'aux jours de la dernière conquête de Louis XIV ; héroïque famille de soldats dont le plus grand capitaine des temps modernes, plus tard apprécia la valeur et qui, ne devant rien aux Bourbons que le nom de Français, venait offrir son épée et son sang pour payer ce baptême national.

Ils étaient vingt ; quelques vieillards cassés par l'âge et les fatigues militaires, n'ayant que le glaive de leurs aïeux pour bâton de vieillesse, car leurs enfants servaient dans nos armées ; quelques hommes arrivés à la maturité de la vie, graves comme leurs ancêtres espagnols, fiers comme les hidalgos de Charles-Quint : quelques beaux jeunes gens aux longs cheveux noirs dont la tête devait pour une grande partie d'entre eux, tomber sous la hache des bourreaux une heure après la chevelure.

Parmi ceux-ci, le vicomte de Saint-Brice s'élevait, selon l'expression de Virgile, comme *le cyprès altier entre les viornes flexibles*. Le peintre inspiré qui représenta saint Georges luttant avec le dragon, n'aurait pu rêver un type aussi parfait de grâce, de vigueur et de beauté.

Hector Louis de Saint-Brice avait dix-neuf ans. Or-

phelin dès l'enfance, il avait grandi solitaire comme un arbre sur un rocher. Un vieux tuteur, plein de préjugés décrépits, l'avait élevé dans la plus inconcevable ignorance, ne lui laissant savoir que deux choses : qu'il devait être chrétien et royaliste.

Le jeune homme, dont cette incurie intellectuelle flattait les instincts physique, ne s'écarta point jusqu'à l'âge de quinze ans du programme tracé par ce singulier instituteur.

Au château de Vallerois qu'il tenait de sa famille, son existence s'écoulait entre deux uniformités également regrettables. Quand il ne chassait pas il recevait ses voisins de campagne et réciproquement.

Cependant le siècle marchait, la royauté de fait voyait se dresser devant elle la royauté du talent. La mort de Voltaire avait fait plus de bruit que celle de Louis XV.

Un des amis de la famille du comte défunt fit remarquer au tuteur qu'il ne suffisait plus d'être noble et riche ; que l'on devait obéir aux exigences d'une société nouvelle ; et, avec cette faculté intuitive des gens de bon sens, il émettait au sujet de l'avenir l'expression des prévisions les plus tristés.

Le tuteur fit longtemps la sourde oreille. Enfin pressé par les instances de tout le monde et par celles de son pupille lui-même que la vie champêtre commençait à ennuyer, il remit l'éducation du jeune homme entre les mains des Jésuites de Besançon.

Au bout de trois ans, Hector-Louis sortit du collège. Son intelligence naturelle s'était développée. Jamais depuis M. Arouet, les dignes pères n'avaient eu un élève plus spirituel et plus distingué.

Hâtons-nous de dire que le séjour de Vallerois n'avait pas été inutile à notre héros, et que, par conséquent, il devait quelques remerciements à son vénérable tuteur.

Il était robuste comme un troyen dont il portait le nom. Ses épaules larges et bien modelées, sa taille nerveuse et souple, sa jambe fine et musculeuse, emprisonnée coquettement dans un bas de soie blanche bien tiré, indiquaient une respectable force corporelle.

En outre, ces trois ans d'études sérieuses, en pâlisant un peu son visage, avaient agrandi son front et donné à toute sa physionomie cet air de contemplation mélancolique qui révèle la présence de la pensée.

Aussi, à son retour de Besançon, fut-il parfaitement accueilli par tout ce que ce vieux balliage d'Amont possédait de bons gentilshommes. Les dames surtout se mettaient en grands frais de toilette et de gentillesse pour attirer à elles ce brillant papillon dont les ailes ne s'étaient encore brûlées qu'aux lueurs des lampes de la salle d'étude.

La révolution venait d'entrer dans sa phase de terreur. Alors les préoccupations galantes firent place à d'autres préoccupations. Déjà les professeurs du jeune vicomte s'étaient envolés du couvent comme des passereaux fuyant devant l'épervier ; le trône chancelait, menaçant d'ensevelir l'autel sous ses débris.

Hector-Louis qui avait été l'idole des salons, devint le coryphée des réunions politiques. Les vieillards l'aimaient pour son courage chevaleresque ; les jeunes gens le reconnaissaient pour leur supérieur, à cause de la haute portée de son esprit et de la termeté de son caractère.

Au moment où nous le rencontrons sur la place du Palais-de-Justice, il écoute d'un air distrait les commentaires auxquels se livrent les gentilshommes qui l'entourent.

Drapé dans un ample manteau d'étoffe brune qui dissimule son costume, le coude appuyé sur le rebord du bassin, il semble suivre des yeux la marche croissante d'un rayon de soleil égare sur les toits blancs.

Parfois sa main droite plonge sous son manteau, comme s'il cherchait à constater la présence d'une arme quelconque. Parfois encore ses sourcils noirs se froncent sous l'influence d'une pensée mystérieuse.

Le tuteur du vicomte, qui ne l'abandonne pas plus que son ombre, est debout auprès de lui.

Pendant le silence de son neveu et pupille, c'est lui qui croit devoir tenir le dé de la conversation :

— Palsambleu ! dit-il, avec cet accent dégagé et gouguenard des ex-roués de la régence, ce doit être, messieurs, une chose fort plai-ante qu'un commissaire de madame la Convention. Ça doit venir du Jardin-du-Roi. Je ne sais si cela tient sur l'eau ; dans tous les cas je donnerais un de mes chiens de chasse pour avoir une bête semblable en ma basse-cour, ne fût-ce que pour l'offrir en spectacle à mes autres animaux.

— Ce qui m'intéresse le plus, — fit un des contemporains du vieux baron de Saint-Brice, — ce serait de savoir ce qu'il va nous chanter.

— Ce drôle, — continua le tuteur, — manque essentiellement de politesse. On n'expose pas ainsi d'honnêtes gentilshommes à un froid de loup sous le vain prétexte que l'on est délégué par ce prétendu gouvernement de cuistres et de pieds-plats. Je suis persuadé que pas un de ces soidisant législateurs possède un *de* devant son affreux nom. Qu'est-ce que c'est que ce M. Marat ? ce M. Robespierre ? ce M. Danton ? Une valetaille que je fouillerais d'importance si j'étais grand veneur de Sa Majesté.

— Hélas ! cher baron, vous oubliez qu'il n'y a plus de majesté. Notre seigneur le roi est prisonnier de ces coquins ; et ils ne le lâcheront pas de sitôt !

— Bah ! ils n'osent pas le garder indéfiniment !

— Dieu le veuille ! Mais ces hommes-là sont de terribles ouvriers. Ils abattent la vieille maison de France avec un tel acharnement, qu'il ne leur prendra jamais fantaisie de la reconstruire.

— D'autant plus, — ajouta l'un des jeunes gens, — qu'ils ont mis le roi en jugement.

— C'est une plaisanterie, — fit l'obstiné tuteur, — avec une somme d'argent convenable, on aura raison de tous ces affamés.

— Songez à Charles 1er, baron,

Le vieillard fit semblant de chercher dans ses souvenirs :

— Charles 1er !... Charles 1er ! — dit-il, — Dites-moi donc, mon neveu, vous qui êtes très-savant, malheureusement pour vous, qu'est ce que c'est que Charles 1er ? N'est-ce pas un empereur romain qui a été tué en duel ?

Le vicomte de Saint-Brice tressaillit :

— Pardon mon oncle, Charles 1er fut un roi d'Angleterre.

— Oh ! c'est la même chose ; il a été tué en duel, n'est-ce pas ?

— Oui ! dans un duel terrible avec ses sujets. Il a été jugé par un Parlement qui ressemblait à la Convention, on l'a décapité."

Malgré toute son assurance, le baron fit un bond de terreur.

— Ne m'abusez-vous pas, mon neveu ? — dit-il.

— C'est la vérité, mon oncle, que je viens de vous dire.

— Oh ! du reste, — continua le baron, subitement tranquilisé, — les Anglais ne sont pas des hommes. J'en ai connu plusieurs, de fort bonne maison, ma foi qui parlaient comme des singes à qui l'on aurait coupé le fil, et qui mangeaient, comme des vautours, de la viande toute crue. Palsambleu ! les Français n'agissent pas ainsi, quand bien même ils sont du peuple. Mon garde-chasse, qui est pour toutes autres choses un manant fieffé, a le palais aussi délicat que notre seigneur le roi lui-même. Le vôtre vous a quitté, je crois, monsieur de Broye ? Je parle de votre garde-chasse.

M. de Broye s'inclina :

— En effet monsieur le baron, — dit-il, — je l'avais quelque peu arrosé ; il m'a promis qu'il se vengerait, et il s'est mis à la tête d'une bande de rustres qui incen-

dient les châteaux. Deux de mes fermes, des environs de Gray, ont été brûlées par ces bandits. Mais si je parviens à l'attrapper !...

— Oui ! oui ! — fit le baron en humant avec fracas une énorme prise ; — si vous l'attrapez, je vous conseille de le faire prendre immédiatement.

— C'est ce que je ferai sans doute.

— A propos de pendaison, — insinua le baron de pendaison, — insinua le baron de Bellevau, — on s'occupe beaucoup en ce moment, à Paris, d'une machine ridicule que les gens du peuple appellent *la grosse Louise*, et qui, dit-on, est une potence très-perfectionnée.

— Le commissaire de la Convention voyage peut-être pour le placement de cette ustensile.

— Vous ne vous trompez pas, mon oncle, — dit le vicomte dont les sourcils se contractaient de plus en plus, — mais il convient d'être prudent dans ces sortes d'appréciations. Jusqu'à présent nous avons joui d'une demi-sécurité en province. Qui sait si ce fonctionnaire ne vient pas au nom du gouvernement nous prescrire à notre tour ou nous emprisonner comme nos frères de Paris, de Nante, de Lyon, de Marseille, etc. A cette heure où je parle, peut-être nos fleuves sont-ils rouges de sang ! Peut-être sommes-nous destinés à devenir demain les huguenots d'une Saint-Barthelemy nouvelle !

— Mais, — continua-t-il, en donnant par l'élévation croissante de sa voix un démenti aux principes de prudence qu'il venait de poser, — mais la France se lassera de subir ce joug dégoutant de sang et de boue. Déjà le Midi s'agite ; les provinces du centre frémissent de colère ; la Bretagne et la Vendée se suspendent au battant du tocsin ; une armée se forme sur les bords du Rhin. Quel que soit le destin que Dieu nous garde, défendons nos foyers plutôt que d'émigrer, et mourons s'il le faut sur la tombe de nos aïeux !

Puis il ajouta d'un air navré :

— Il sera temps de gagner l'étranger quand toutes nos espérances seront mortes et que notre trépas ne servira plus à rien.

Tous les gentilshommes présents vinrent d'un mouvement spontané et unanime serrer la main du vicomte. Ce serrement de main équivalait à une promesse jurée.

Le vieux baron, qui semblait jouer dans ce petit cercle le rôle de l'opposition dans nos dernières assemblées, fut le seul qui ne partagea point l'élan général.

— Nous verrons bien, — murmura-t-il en hochant la tête. — Mais il me semble que l'on prend trop au sérieux les cabales d'une poignée de manants.

Après tout, — dit-il en s'adressant au vicomte, — vous savez, mon neveu, que je vous sers de père ; par conséquent j'irai où vous irez. Il est inutile de vous inquiéter de moi. Puis, entre nous, je vous prierai de me lire l'histoire de Charles Ier, chef de la tribu des Anglais ; c'est assez curieux.

Hector-Louis embrassa très-affectueusement son tuteur qui ne comprit rien à cette manifestation de sensibilité, mais ne s'en préoccupa point.

Un mouvement se fit dans la foule et attira l'attention du groupe aristocratique.

— Voici le citoyen commissaire, — s'écrièrent les gamins.

— Ah ! — dit le baron, en frappant sur l'épaule de M. de Broye, — vous qui avez meilleure vue que moi, vous me direz si cet animal a du poil ou des plumes sur le dos.

Le Commissaire de la Convention venait en effet de sortir de l'hôtel de ville.

Deux tambours le précédaient. Une double haie de gendarmes et de chasseurs marchait à ses côtés et écartait la foule. Il était accompagné du maire et des conseillers dont le visage habituellement insignifiant portait en ce moment les traces de l'émotion la plus violente.

L'objet de cette ovation officielle était un petit homme

chargé d'embonpoint, rose, joufflu, souriant, qu'on n'aurait pas cru capable de la moindre méchanceté, et qui portait assez allègrement ses quarante-cinq ans.

Cependant, à l'examiner de plus près, à voir les fauves rayons de ses petits yeux bleus, inquiets et tournoyants, enfoncés dans un cercle de graisse opaque ; à considérer les extrémités de sa bouche, disposées en accent circonflexe, on eût deviné qu'une profonde astuce se cachait sous une bonhomie apparente.

Jacques Menjot (ainsi se nommait le commissaire) avait été greffier de la Conciergerie ; cette profession l'avait familiarisé avec les guichetiers et les bourreaux.

Il s'avança d'un pas grave au milieu de la place, distribuant à droite et à gauche de gracieux saluts avec toute la majesté d'un roi dans une cité fidèle.

A la vue de cette démonstration qui semblait constituer pour lui le crime de lèse-majesté, le vieux baron faillit étouffer de colère ; s'il n'eût été retenu, il se serait précipité sur le commissaire, au risque de se faire écharper par les soldats de l'escorte.

Ce qui le consola un peu, ce fut de remarquer que la foule regardait froidement le gros magistrat et daignait à peine lui rendre ses politesses.

Celui-ci feignit de ne s'apercevoir de rien : il monta les degrés de l'estrade, s'installa le plus commodément qu'il put, tira de sa poche un rouleau de papiers qu'il déposa sur une sorte de bureau improvisé, et promenant sur la foule un regard qu'il essayait de rendre caressant :

— Citoyens ! — dit-il d'une voix ferme et claire qui fut entendue de tout le peuple, — la Convention nationale, qui prend intérêt de toute la France, a daigné, dans sa bienveillante sagesse, m'envoyer au milieu de vous avec des pouvoirs assez étendus.

— Elle n'ignore pas les difficultés qui m'attendent dans un pays encore imbu des préjugés antiques, mais disposé, j'aime à le croire, à accueillir favorablement tous les progrès.

— D'abord, à un point de vue général, elle a cru devoir briser le lien coupable et se rattachaient les menées séditionnelles des aristocrates. En d'autres termes, l'homme des espérances impopulaires, le tyran qui avait assumé sur lui la terrible responsabilité des crimes de tous des prédécesseurs, le dernier des Capets, le fugitif de Varennes, l'allié des peuples ennemis, citoyens, n'existe plus !

— Il vient d'être décapité le 21 de ce mois, à Paris, sur la place de la Révolution !

## II—LA LISTE DE PROSCRIPTION.

Cette terrible nouvelle, annoncée avec le plus grand flegme par l'orateur de la Convention, tomba sur la foule comme le tonnerre sur une traînée de poudre.

Un tumulte inexprimable s'éleva : des clameurs confuses, dont il était impossible de préciser le caractère, éclatèrent sur tous les points de la place.

Les spectateurs qui se trouvaient au pied de l'estrade se resserrèrent autour d'elle comme s'ils eussent voulu couper la retraite au commissaire. Le groupe des bourgeois se rapprocha du groupe aristocratique.

Ici, la douleur profonde, la stupéfaction faisaient taire les autres sentiments. Les vieux gentilshommes pleuraient, en levant les bras vers le ciel ; les jeunes hommes courbaient la tête sous le poids de ce deuil qui était à la fois celui de leur patrie et de leur famille.

Malgré le danger qui existait dans toutes les manifestations hostiles au gouvernement du jour, rien ne put déterminer ces héroïques suppliants à cacher l'expression de leurs regrets.

Ils les confondirent dans leurs embrassements mutuels devant la multitude qui elle-même osa s'attendrir sur un pareil événement. Quelques hommes du peuple, dont l'aristocratie avait parfois soulagé les misères, n'hésitèrent

rent point à venir offrir leurs naïves consolations à ces cœurs brisés.

Le premier moment de prostration passé, un des vieillards s'agenouilla dans la neige et invitant ses compagnons à suivre son exemple :

— Prions mes frères, — s'écria-t-il d'une voix sourde, — prions pour le repos de l'âme de notre seigneur le roi Louis, seizième du nom.

La prière terminée, le vicomte de Saint-Brice se leva et tirant son épée :

— Vive Sa Majesté Louis XVII !

Dix-neuf vivats répondirent au sien.

C'est ainsi que dans une pauvre bourgade de province, entre une foule à peu près indifférente et le représentant des formidables bourreaux de la Convention, en pleine place publique, sous un ciel gris et terne comme le ciel norvégien, une poignée de proscrits ressuscitait la monarchie et mettait sur le front du dauphin cette couronne d'épines qu'il devait seule emporter dans la tombe !

Personne ne voulut s'associer ouvertement à cette sorte de cérémonie réactionnaire. Cependant bien des vœux pour le jeune et malheureux héritier du roi-martyr montèrent alors aux portes du ciel qui ne devaient, hélas ! s'ouvrir que devant des morts.

Le commissaire comprit, en voyant l'attitude de ses auditeurs, que le peuple comtois éprouvait peu de sympathie pour les assassins du 21 janvier.

Il résolut de le frapper par la terreur. Un coup d'œil lui avait suffi pour juger que la municipalité disposait d'assez de troupes pour disperser une insurrection possible.

Il réclama donc le silence et élevant la voix au diapason de la colère :

— N'êtes-vous donc point encore mûrs pour la liberté, citoyens, — s'écria-t-il ! — Ou vous êtes-vous courbés de telle façon devant les suppôts de la tyrannie que votre échine ne puisse plus se redresser ? Rentrez en vous-même ! L'heure de la vengeance vient de sonner, ne la laissez point écouler sans profit pour vous et pour vos descendants. J'ai là, devant moi, une liste de ces seigneurs qui s'abreuvent des sueurs et du sang des pauvres. Qu'ils tremblent ! Leur règne est terminé. Et si vous n'êtes point assez forts pour traîner au pilori tous ces oppresseurs, la Convention saura faire respecter ses décrets.

— La suite au prochain numéro. —

## Au public

La suspension du *Journal des Familles* depuis le 23 avril dernier a pu faire croire à un grand nombre de nos lecteurs que le journal qu'ils aimaient cessait pour toujours de paraître. Détrompez-vous, amis lecteurs, le *Journal des Familles* n'est pas mort ; comptant sur votre patronage, il vous revient plein de vie et plein d'espoir pour l'avenir.

Nous avions une organisation qui ne nous permettait pas de vous servir convenablement, c'est pourquoi nous avons préféré suspendre notre journal quelque temps afin de mieux nous organiser et faire une publication de première classe, digne de l'encouragement que vous aviez bien voulu nous donner et que, nous l'espérons, vous nous continuerez à l'avenir.

\* \* \*

Par le présent numéro, vous pouvez constater par vous-mêmes que nous n'avons rien épargné dans les améliorations que nous avons faites. Quant au côté matériel nous n'avons

pas hésité à nous imposer de grands sacrifices pour que le journal soit bien fait sous tous les rapports. Et dans ce qui regarde l'administration nous nous sommes assuré que nos abonnés et le public seront bien servis. Le journal enfin, est maintenant digne de la clientèle à laquelle il s'adresse. Tout cela suffira à faire renaître dans le public, la confiance que notre suspension aurait pu faire perdre.

Nous tâcherons donc maintenant de marcher vers le but que nous nous étions proposé dès notre début : faire une publication intéressante et utile, et la faire pénétrer dans toutes les familles. Pour cela, amis lecteurs, il nous faut votre aide, et nous espérons que chacun de vous nous donnera son concours. Qu'est ce pour vous trois centins par semaine pour vous procurer des ouvrages aussi importants que ceux que nous publions, ouvrages qu'on ne peut se procurer qu'en France et à des prix exorbitants.

Celui qui entreprendrait la publication d'un journal illustré à seize pages et qui espérerait réaliser des bénéfices en vendant trois cents, passerait pour un idiot aux yeux des connaisseurs. Notre but dans cette entreprise est donc simplement de donner à nos compatriotes, l'avantage de se procurer à bon marché des ouvrages de grande valeur.

Si nous, nous ne crayons pas de mettre sur nos épaules, le fardeau d'une publication aussi dispendieuse, que le public, de son côté, ne craigne donc pas de nous donner un encouragement de trois centins par semaine, afin de maintenir pour lui, une œuvre qui est presque indispensable.

Encore une fois, chers lecteurs, qu'est ce pour chacun de vous trois centins par semaine, ou une piastre et demi par année à comparer aux sacrifices et au travail que nous nous imposons pour maintenir la publication du *Journal des Familles* qui sera pour vous, à la fin de l'année, un volume précieux, un chef d'œuvre de littérature d'une valeur considérable.

Nous ferons en sorte que les romans que nous publierons soient moraux et nous croyons très bien réussir sur ce point-là.

Pour vous, chers lecteurs, qui aimez la bonne littérature, vous devez avoir à cœur de nous soutenir dans nos efforts, chose que vous pouvez faire bien facilement et sans trouble en étant pour nous de fidèles agents de propagande, c'est-à-dire en faisant connaître notre journal à vos amis et en les priant de s'y abonner ou à l'acheter au numéro. Tout notre zèle serait superflu, tous nos efforts seraient stériles, si vous ne venez à notre aide en nous prêtant l'appui d'une propagande active et éclairée.

Si vous ne pouvez dans vos relations, nous amener ni abonnés ni lecteurs, prêtez vos numéros, nous avons foi dans la valeur de nos feuilletons. Les plus rebelles finiront par les lire, et tenus sous le charme, ils deviendront bientôt de bons abonnés comme vous.

Pour tous les efforts que vous allez tenter pour nous aider, nous vous remercions d'avance bien sincèrement, et nous vous promettons de ne rien négliger pour que notre journal soit digne de l'intérêt que vous voudrez bien lui porter.

\* \* \*

### A NOS ACHETEURS AU NUMERO

A vous aussi, chers lecteurs, à vous dont nous ne connaissons même pas les noms, nous exprimons toute notre gratitude, vous faites beaucoup pour le développement de notre œuvre, mais, osons le dire, vous pourriez faire encore davantage.

Où vous a parlé du *Journal des Familles*, et timidement vous avez acheté un numéro pour voir. Le numéro vous a plu et maintenant vous attendez avec impatience le jour où vous pourrez aller acheter votre journal chez le marchand de journaux. Eh bien ! aujourd'hui que vous avez appris à aimer

*Journal des Familles*, pourquoi ne pas vous abonner ? cela ne vous coûterait pas plus cher, et voyez quels avantages vous y trouveriez :

1o Vous n'auriez plus à vous déranger ; le facteur vous apporterait sous bande, votre journal à domicile.

20 Vous ne risqueriez plus que le marchand réponde à votre demande : " Je regrette, mais tous les numéros sont vendus ; il faut attendre que j'en fasse venir d'autres."

30 Vous auriez droit à notre prime.

Abonnez vous donc, chers lecteurs, et conseillez à vos amis de vous imiter. Mais si des raisons particulières ne vous permettraient pas de prendre un abonnement, au moins restez de fidèles acheteurs au numéro et de zélés propagateurs du *Journal des Familles*.

L'ÉDITEUR

## Aux lecteurs du 'Journal des Familles'

### Petit aide fait grand bien

Un journal à bas prix comme le *Journal des Familles* ne peut vivre et prospérer qu'à la condition d'avoir un très grand nombre d'abonnés annuels.

Ce sont les abonnements d'une piastre et demi servis directement par la poste, qui donnent au journal la stabilité de mieux faire, donc, la presque certitude d'un succès toujours croissant.

Aussi, nous faisons un pressant appel au dévouement de nos lecteurs pour augmenter le plus possible les abonnements directs.

Le moyen ? C'est que chacun trouve dans sa famille ou chez ses amis, une personne susceptible de s'abonner et la décide à le faire.

Vous aimez le *Journal des Familles*, donc vous devez désirer qu'il ait assez de patronage pour subvenir à son existence, eh bien, aidez-nous dans la tâche que nous nous imposons pour un assurer le succès.

A l'œuvre donc ! l'effort à tenter est facile le résultat peut être immense.

Ne dites pas : A quoi bon ! Qu'est-ce qu'un abonné de plus parmi tous ceux que possède le *Journal des Familles* ?

Rappelez-vous le : *petit aide fait grand bien*.

# Notre feuilleton

INTITULE

## LA COMTESSE MARIE,

Par XAVIER DE MONTEPIN

Est un roman des plus intéressants depuis la première ligne jusqu'à la dernière.

On nous a fait beaucoup d'éloges du *Crime et son chatiment*, mais quel contraste lorsque de ce roman on passe à

## La Comtesse Marie.

" Le *Crime et son chatiment* a fait verser bien des larmes," nous disait l'un de nos lecteurs. Combien en fera verser la *COMTESSE MARIE*, cette œuvre toute empreinte d'émotion !

Nous-même, tout endurci que nous sommes par l'examen de tant d'œuvres et par l'habitude de chercher en toutes le point faible, nous n'avons pu nous défendre d'un invincible attendrissement. Or, lorsqu'un écrivain parvient à arracher une larme à son éditeur il peut être sûr d'en faire verser des torrents à ses autres lecteurs.

Nous n'avons pas à faire l'éloge de

### LA FORET DE BONDY

que nos lecteurs ont apprécié à une grande valeur. De fait, c'est un roman historique palpitant d'intérêt comme il ne s'en est pas encore publié en ce pays.

Nous donnerons gratis aux nouveaux abonnés, les 16 numéros déjà parus contenant les feuilletons en cours de publication.

# Prime offerte aux abonnées du Journal des Familles

Les volumes compris dans la liste suivante sont donnés en prime aux abonnées du JOURNAL DES FAMILLES, sur réception du prix de l'abonnement (\$1.50). On est prié de mentionner, en écrivant, le volume que l'on désire. Ce sont tous de très intéressants ouvrages.

**Achard**—La Sabotière  
Les dernières marquises  
La traite des blanches  
Un grand d'Espagne  
Madame Rose  
Marcelle  
Les filles de Jephté  
Les rêves de Paris  
**Arnould**—Le fils du Czar  
L'écuyer du trône  
**Barbara**—Les détraqués  
**Beauvois**—Le pauvre diable  
Le moulin d'Heilly  
Sous le masque  
Les mystères de l'île St-Louis  
Mademoiselle de Choisy  
Aventurières et courtisanes  
Les soirées de Lido  
Le chevalier de Charny  
**Bechard**—Les d'classes  
**Berhet**—Le dernier Irlandais

Le Val d'Andorre  
La dernière Vedette  
**Bodin**—Anais  
Le damné  
Le marquis Roger  
**Brehat**—Les chemins de la vie  
Un drame à Calcutta  
Le cousin aux millions  
Les chasseurs d'hommes  
Deux amis  
Le château de Viljebon  
Histoires d'amour  
Le mari de Mme Cazot  
La sorcière noire  
La vengeance d'un mulâtre  
La belle duchesse  
Les amours d'une noble dame  
Le bal de l'opéra  
Scènes de la vie contemporaine  
**Chabrillon**—Les deux sœurs  
La duchesse des mers

**Delessert**—Voyage aux villes maudites  
**Didier**—La bague d'Opale  
La petite princesse  
La rose d'Antibes  
Madame Georges.  
**Gay**—Anatole  
La comtesse d'Egmont  
Laure d'Estail  
La duchesse Chateauroux  
Léonie de Montbreuse  
Le moqueur amoureux  
**Karr**—Pour ne pas être treize  
Une heure trop tard  
Sous la plage  
Sous les oranges  
**Lamartine**—Vie du Tasse  
**Lar goac**—Les aventures d'un Sultan  
**Mary**—L'assassinat  
Une conspiration au Louvre

Un mariage par dépit  
**Pontmartin**—Or et clairquant  
Contes d'un planteur de choux  
**Beynolds**—Les malheurs d'une jeune fille  
La taverne du diable  
Les frères de la résurrection  
**Robert**—La fontaine maudite  
**Rolland**—Les fils de Tantale  
**Soulie**—Les drames inconnus  
**Souvestre**—Récits et souvenirs  
Sous les ombrages  
Les sorcières de Meudon  
Riche et pauvre  
Les drames parisiens  
La main de la dernière  
Les anges du foyer  
La maison rouge  
En famille  
Au bout du monde

LOUIS BELAIR, éditeur